

DOCUMENTS HISTORIQUES

N° 35

A-7-6

12186

CONTES POPULAIRES FRANCO-ONTARIENS

II

Germain Lemieux, s.j.



**La Société Historique du Nouvel-Ontario
Université de Sudbury, Sudbury, Ont.**

1958

COMPLÉTEZ LE PLUS TÔT POSSIBLE
VOTRE COLLECTION DE DOCUMENTS;
RÉCLAMEZ-LES À

**LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU NOUVEL-ONTARIO
UNIVERSITÉ DE SUDBURY, SUDBURY, ONT.**

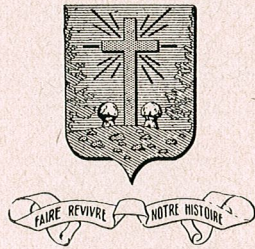
DOCUMENTS HISTORIQUES

N° 35

**CONTES POPULAIRES
FRANCO-ONTARIENS**

II

Germain Lemieux, s.j.



**La Société Historique du Nouvel-Ontario
Université de Sudbury, Sudbury, Ont.**

1958

La Société Historique du Nouvel-Ontario
Comité directeur (1958)

MGR OSCAR RACETTE, P.D.
M. LE JUGE J.-A.-S. PLOUFFE
Présidents honoraires

R.P. LORENZO CADIEUX, S.J.
Directeur

M^e J.-ÉMILE LACOURCIÈRE
Président

M. FERNAND MORISSET
M. LE JUGE ALIBERT SAINT-AUBIN
Vice-Présidents

R.P. GERMAIN LEMIEUX, S.J.
Secrétaire

M. ÉMILIE CHIASSON
Secrétaire adjoint

M. PAUL-ÉMILE LITALIÈN
Trésorier

R.P. ALPHONSE RAYMOND, S.J.; M. LÉODA GAUTHIER;
M. LE JUGE LÉO LANDREVILLE; M. J.-ARMAND LAPALME;
M^e OSIAS GODIN, M.P.; M^e MAURICE LACOURCIÈRE;
M. ALPHONSE CHARETTE; M. PAUL-EUDORE PICHÉ;
M. PAUL-ÉMILE LAPLANTE; M. ANDRÉ JOLY
Conseillers

Imprimi potest :
Gérard Goulet, s.j., provincial
Montréal, 17 mai 1958.

Nihil obstat :
Alphonse Raymond, s.j.
Sudbury, 30 mai 1958.

Imprimatur :
Alexander Carter
évêque du diocèse du Sault-Sainte-Marie
North-Bay, 5 juin 1958.

Préface

L'auteur de cette brochure, le R.P. Germain Lemieux, s.j., est un de nos collaborateurs les plus dévoués et les plus compétents dans le domaine du folklore. Il a déjà publié, à trois reprises différentes (numéros 17, 20, 25), des contes et des chansons dans notre collection de documents historiques. Il a étudié à l'Université Laval sous la direction de deux spécialistes en folklore : le Dr Marius Barbeau, ancien directeur du Musée National d'Ottawa, et M. Luc Lacourcière, directeur des Archives de Folklore de Laval; il présenta une thèse sur un conte populaire canadien, qui lui mérita une maîtrise ès Arts (en Histoire).

Le Père Lemieux est membre de l'International Folk Music Council, de Londres (Angleterre), membre aussi de l'Association Canadienne de Musique Folklorique, d'Ottawa, et de l'Association Canadienne de Linguistique. La nouvelle Université de Sudbury le destine à la direction d'un Centre de Recherches folkloriques.

Lorenzo CADIEUX, s.j.

Avant - Propos

Les contes populaires que contient ce trente-cinquième fascicule de nos Documents Historiques ont été recueillis en 1953 et 1954 par les soins de la Société Historique du Nouvel-Ontario.

On nous pardonnera d'avoir tant tardé à rédiger cette publication annoncée en 1953, dans le n° 25 de notre série de documents. Vu la pauvreté de notre budget, nous avons préféré sauver de l'oubli ou de la perte le plus de contes possible, en attendant de trouver les sommes nécessaires à les publier.

Les trois contes¹ que nous livrons à nos lecteurs dans les pages qui suivent nous ont été racontés par M. Aldéric Perreault, actuellement âgé de 69 ans, natif de Saint-Théodore-de-Chertsey, P.Q., et citoyen de Sudbury depuis plus de 50 ans.

Encore une fois, nous regrettons de ne pouvoir reproduire l'élan et la vie du texte sonore. Nous avons toutefois suivi le texte oral de très près, quitte à expliquer certaines expressions populaires que le lecteur ne trouverait pas dans le Dictionnaire de l'Académie...

Ce choix de contes apparemment disparates n'est pas l'effet du caprice ou du hasard. Nous avons, avant tout, voulu présenter au public quelques échantillons du répertoire d'un conteur franco-ontarien, M. Aldéric Perreault; les sept contes qu'il nous a racontés (cinq heures d'enregistrement) offrent toute une gamme d'épisodes très variés, tantôt émouvants, tantôt d'un comique irrésistible.

En plus de songer aux jeunes lecteurs qui apprécient plutôt les thèmes mouvementés, nous avons pensé aux folkloristes, aux littérateurs, à tous ceux pour lesquels le conte populaire n'est pas seulement un passe-temps agréable mais un témoin de civilisation ancienne.

Les folkloristes seront peut-être heureux de retrouver dans *La Belle Perdrix Verte* un conte canadien traditionnel qui est relié à une ancienne tradition européenne ou même orientale. Ils apprendront ou se rappelleront avec bonheur que ce conte est apparenté à des contes odjibwés de l'Ontario².

¹ Ti-Jean joueur-de-tours; enregistrement n° 547; ruban : V¹⁴⁴-V²⁵.
Barbaro-les-Grandes-Oreilles; enregistrement n° 318; ruban : T²³²-58
La Belle Perdrix Verte; enregistrement n° 319; ruban : V¹⁴⁴.
Contes recueillis et transcrits par le Père Germain Lemieux, s.j.

² « *Quelques mythes et contes des Ojibwa du sud-est d'Ontario* », recueillis par Paul Radin; Ottawa, Imprimerie du Gouvernement, 1916, n° 1327; mémoire 48, n° 2, série anthropologique; 94 pages. On écrit ordinairement odjibwé.

Jeune homme qui traverse un lac sur le dos de l'Oiseau-Tonnerre; le voyageur nourrit l'oiseau, pendant la traverse, avec la chair de dix cerfs, puis de sa propre chair...

Les littérateurs retrouveront dans *Barbaro-les-Grandes-Oreilles* les tâches extraordinaires d'Héraclès ou les aventures de certains personnages de Rabelais.

Nous tenons à signaler que, depuis trois ans, nous avons tenté une expérience auprès des élèves de plusieurs classes de notre collège, soit au cours d'Histoire, soit au cours de Littérature du moyen âge ou de la Renaissance. Nous avons essayé d'exploiter les épisodes de certains contes canadiens — surtout des contes franco-ontariens — pour relever, devant les élèves, des traces d'anciennes institutions ou d'anciens mythes orientaux, grecs, romains, gaulois, etc. encore vivants dans la tradition canadienne. Nous avons remarqué que les élèves retiennent beaucoup mieux les grands traits de l'histoire ancienne ou du moyen âge, quand ils ont écouté des passages de contes populaires canadiens où ils retrouvent les personnages ou les faits de l'ancienne Grèce ou de l'ancienne Europe. Nous avons noté que les élèves apprécient ces incursions dans la tradition populaire³; de plus, il est évident qu'ils oublient difficilement la rencontre d'*Ulysse et de Polyphème* quand ils ont entendu un vieux gaspésien leur raconter l'aventure de Ti-Jean et de ses compagnons qui crévent l'œil du *Géant à rien qu'un œil* avec un tisonnier chauffé à blanc. Ou encore, quand ils ont entendu un conteur ontarien rapporter la victoire de Ti-Jean sur la *Bête-à-sept-têtes*, ils n'oublient pas facilement l'aventure d'Héraclès terrassant *l'hydre de Lerne*.

Ce sont ces principes d'ordre pédagogique, folklorique ou historique qui nous ont guidé dans le choix des pages que nous présentons à nos lecteurs dans ce Document n° 35.

Inutile d'ajouter que nous avons l'intention de vous offrir d'autres contes de notre collection. Quand ? Nous n'osons plus fixer de date. . . Nos publications dépendent non de notre bonne volonté mais de l'état de nos finances.

Chers lecteurs, nous vous présentons une mince tranche du répertoire oral de notre informateur, M. Aldéric Perreault, du Nouvel-Ontario; vous apprécierez ses talents, nous n'en doutons pas. Surtout soyons-lui reconnaissants de nous avoir conservé bien vivantes ces belles histoires de notre trésor littéraire ancestral.

Germain LEMIEUX, s.j.
Université de Sudbury,
2 juin 1958.

Conte n° (16) : *La veuve et ses deux fils*; raconté par Nizibeng de Sarnia, Ont., p. 36-41;

Conte n° (22) : *Le pauvre petit fils*; par G. Fisher, Muncie, Ont., p. 51-53.

³ Un bon nombre de ces mêmes élèves offrent maintenant leurs services pour retrouver, dans leurs paroisses respectives, des contes, chansons ou légendes qui leur rappellent Homère, Hérodote ou Rabelais.

Ti-Jean-joueur-de-tours *

Une fois, c'était un roi; il avait comme voisin un paysan intelligent et retors que l'on nommait Ti-Jean-joueur-de-tours.

Ti-Jean était très pauvre et logeait dans un vieux chantier¹ de poutres rondes, rongées par le mauvais temps.

Un bon jour, Ti-Jean dit à sa femme :

« Tu vois le beau château du roi qui brille chaque matin au soleil levant ? Quelle différence avec notre vieux campement bousillé de mousse et encombré de feuillages ! Eh bien ! avant longtemps, j'aurai tous les biens du roi : son château, sa fortune et même sa couronne. . . »

— Ecoute, mon beau fin, reprit la femme; tu peux manquer ton coup. . . Même si tu te crois très habile, un roi c'est un roi ! Il ne se laissera pas rouler à ta guise. Je t'avertis; renferme tes projets ambitieux dans ta tête; c'est inutile, tu n'aboutiras à rien de bon !

— Laisse-moi faire, ma femme; je tenterai ma chance. . . et tout de suite !

Ti-Jean avait un jeune fils très intelligent qui devinait à mi-mot la pensée de son père. Ti-Jean dit à son fils :

« Va chez le roi et demande-lui s'il veut me prêter son demi-minot². Il va te demander pourquoi; tu lui diras que c'est pour mesurer de l'argent. La reine, c'est bien sûr, va penser que, malgré notre demeure toute délabrée et notre pauvreté apparente, nous sommes aussi riches que le roi. En tout cas, vas-y tout de suite chez le roi. . . ».

Le petit garçon part; tout sale, sans autre mouchoir que ses doigts, et se présente chez le roi. . .

« Bonjour, Sire le roi ! »

— Bonjour, mon petit garçon ! Qu'est-ce que ton père fait de ce temps-ci ?

— Papa ? Il travaille, comme d'habitude, à préparer des compartiments dans la grange et l'écurie. . . Il m'envoie vous demander si vous pourriez lui prêter votre demi-minot.

* Raconté en 1954 par M. Aldéric Perreault (64 ans) de New Sudbury. Le conteur avait entendu le récit, en 1898, de son grand-père Edouard Perreault (88 ans) à Saint-Théodore-de-Chertsey, P.Q.

¹ *Chantier* : maison rudimentaire.

² Prononcé demi-minote; ancienne mesure française d'une capacité de quatre gallons, employée pour mesurer le grain ou les légumes.

— Comment ? Un demi-minot ? Ton père ne sème pas, il ne récolte pas de grain : il n'a pas dix pieds carrés de terre faite³...

— Mais, Sire mon roi, intervient l'enfant, ce n'est pas pour mesurer du grain ni des patates qu'il a besoin d'un demi-minot ; c'est pour mesurer de l'argent !

— Mesurer de l'argent ! La reine dit au roi : « Je te l'ai répété bien souvent que Ti-Jean était plus riche que nous ! Nous autres, nous sommes ruinés par l'orgueil ; tout notre argent passe en parures. Tu vois, Ti-Jean paraît pauvre comme du sel, et il peut nous acheter vingt fois... »

Le roi répliqua : « Je commence à te croire ! »

Le petit garçon prit le demi-minot du roi et l'apporta à son père. Ti-Jean le garda quinze jours, puis, il demanda à son fils d'aller le reporter chez le roi.

Mais pour montrer que la mesure avait réellement servi à mesurer de l'argent, Ti-Jean prit une pièce de dix sous, la seule qu'il possédât, la trempa dans la mélasse et la colla à l'intérieur du demi-minot.

« Maintenant, dit Ti-Jean, va reporter le demi-minot du roi ; quand tu arriveras devant le roi, tu crieras : « Merci, Sire mon roi ! » et tu jetteras le demi-minot à terre avec force pour faire détacher la pièce de dix sous ; n'oublie pas de la ramasser : c'est la seule que je possède. Va, mon garçon... »

Le petit garçon partit en sifflant, les pieds sales, tout crevassés par la vase, l'eau et le soleil... Il parut devant le roi.

« Bonjour, Sire mon roi ! »

— Bonjour, mon petit ! Avez-vous fini de mesurer votre argent ?

— Ah ! non ; papa en aurait encore pour une quinzaine de jours à tout mesurer ; mais c'est une besogne dure sans bon sens : mesurer de l'argent jour et nuit pendant quinze jours ! Papa a décidé de se reposer quelque temps... Est-ce que je pourrais revenir emprunter votre demi-minot un peu plus tard ?

— Certainement, mon petit !

Le jeune garçon lance le demi-minot par terre : « Merci, Sire mon roi ! » Le dix sous se détache et roule sur le tapis. Le fils de Ti-Jean s'empresse de le ramasser et le garde précieusement dans sa main...

La reine montra qu'elle avait raison : « Je te l'avais bien dit que Ti-Jean était riche ! Je te l'avais bien dit ! »

³ *Terre faite* : terre défrichée ; pièce de terre débarrassée de broussailles ou de souches.

— Eh bien ! répondit le roi; je vais aller le voir Ti-Jean. Il faut que je sache d'où lui vient cet argent. . .

Le roi se rendit à la mesure de Ti-Jean et commença à causer : « Est-ce vrai, Ti-Jean, que tu as autant d'argent qu'on le dit ? »

— Voulez-vous rire de moi, Sire mon roi ?

— Non, non; mais où prends-tu tout cet argent-là ?

— Ah ! c'est bien simple: c'est ma vieille jument, dans l'écurie, qui me fait de l'argent tant que j'en veux. Elle m'en fait. . . elle m'en fait. . . Venez la voir, Sire mon roi !

Ti-Jean conduisit le roi à l'écurie où une vieille jument ronchon-
nait un peu de paille; elle se tenait debout misérablement sur trois
pattes. . . tordue, bossue; . . . elle faisait peur !

« Vous voyez, Sire mon roi, ces grosses bosses que ma jument
porte sur les hanches et sur les pattes ? C'est tout plein d'argent. . .
et du véritable argent : votre portrait est sur chaque pièce de monnaie,
vous avez dû le remarquer ! »

— Eh bien ! Ti-Jean, tu vas me vendre cette jument-là !

— Ah ! Sire mon roi, il n'y a pas assez d'argent sur terre pour me
décider à vendre ma jument ! Songez qu'elle me fait de l'argent comme
une vraie manufacture, cette jument-là. . . Deux hommes fournissent
à peine à empocher la monnaie !

— Ti-Jean, tu vas me vendre ta jument. Moi, je suis roi; un
trésor comme celui-là me conviendrait beaucoup plus à moi qu'à toi. . .

— Eh bien ! Sire mon roi, si vous voulez acheter ma jument, elle
va vous coûter cher. Deux cent mille piastres comptant ! ou bien ma
jument ne sort pas d'ici.

— J'accepte, dit le roi.

Il signa sur-le-champ un papier d'une valeur de deux cent mille
piastres, et la jument était sienne. . .

Des valets vinrent, de la part du roi, chercher la jument merveil-
leuse; mais ils durent la laver, la brosser et la parfumer avant de la
conduire à l'écurie du château.

Le roi donna ordre à ses valets d'écurie de la bien soigner et de
l'alimenter copieusement. « Elle a une grosse tâche qui l'attend : il
faut qu'elle nous fasse de l'argent. Je vais convoquer les plus illustres
monarques du monde entier à un spectacle qu'ils n'ont encore jamais
admiré. Je suis le seul, moi, le roi, à savoir ce que cette jument-là est
capable de faire ! »

Le jour fixé pour le spectacle arriva enfin. Tous les monarques
et les hauts personnages de plusieurs pays s'étaient rendus au château

du roi. Le salon où devait avoir lieu la démonstration merveilleuse avait été soigneusement décoré; on avait préparé quatre plateaux d'or destinés à supporter les pattes de la jument. Bientôt les invités s'entassèrent dans le salon; on y introduisit la vieille jument parée de boucles de ruban rouge. Les spectateurs ouvraient de grands yeux étonnés...

Le roi commanda solennellement : « Jument, fais-nous de l'argent ! » La jument, qui avait été alimentée de gru⁴ et d'avoine, ... ne fit pas d'argent, mais... laissa d'abondantes traces dont jamais aucun salon n'avait été témoin. Le roi humilié, donna l'ordre de sortir l'animal, et devint furieux : « Deux cent mille piastres ! pour me faire un semblable affront devant des gens venus de si loin ! Il n'y a aucun pardon pour Ti-Jean !... »

La reine vint encore activer la colère du roi : « Ah ! Ti-Jean te roulera bien encore; il est plus rusé que tu ne le crois : il n'est pas riche pour rien. Avant longtemps, Ti-Jean aura ta couronne et peut-être ta vie... »

— Non; Ti-Jean va mourir; je vais le faire disparaître, je vais détruire sa cabane. C'en est trop !

Et le roi sortit à la course, les trois ou quatre poils de sa chevelure droits sur la tête, et il se dirigea vers la demeure de Ti-Jean, bien décidé à tuer le responsable de son affront.

La femme de Ti-Jean vit venir le roi : elle en avertit son mari : « Ti-Jean, le roi ! Il semble en fureur. Je parie que ta jument n'a pas répondu à ses espérances, et que les invités du roi n'ont pas eu le spectacle attendu. Ti-Jean, c'est dangereux de jouer un semblable tour à un roi: tu vas finir par mériter la mort ! Tu verras... »

— Ah ! laisse-le venir, le roi : laisse-le faire...

Le roi approchait rapidement de la cabane du paysan. Ti-Jean tira un autre plan de sa tête : « Eh ! femme, est-ce que les pois sont cuits ? »

— Oui, répondit la femme; ma soupe est cuite; tu vas manger de la bonne soupe aux pois, ce midi !

— Vite; apporte le chaudron; vite, vite... le roi arrive !

Ti-Jean prit le chaudron, le plaça au milieu de la pièce sur le plancher, s'assit sur un petit banc à trois pattes, saisit un fouet et commença à fouetter le chaudron.

Le roi entra, tout rouge de colère, bien décidé à se venger sur Ti-Jean; mais sa rage tomba net quand il aperçut le paysan qui fouettait le chaudron à tours de bras.

⁴ *Gru* : farine de couleur brune, intermédiaire entre la fine fleur et le son; aliment de très grande valeur nutritive.

« Dis-moi donc, Ti-Jean, qu'est-ce que tu fais-là ? »

— Vous êtes bien curieux aujourd'hui, Sire mon roi ?

— C'est vrai; je suis peut-être un peu curieux...

— Comment faites-vous votre soupe, vous autres, au château ?

— Espèce de sot ! On la fait sur le poêle; en voilà une question !

— Il faut être roi pour être ignorant à ce point ! Moi, je fais la soupe au moyen de mon fouet, et la meilleure soupe que vous n'avez jamais mangée de votre vie.

— Es-tu fou ?

— Il n'y a pas de « tu fou ? » là-dedans ! Femme, apporte une cuiller...

La femme de Ti-Jean apporta une cuiller au roi; celui-ci prit une cuillerée de soupe aux pois. Grand émerveillement ! Il n'avait jamais mangé de bonne soupe au lard et aux pois. Le roi ne connaissait pas la bonne soupe d'habitant, toute dorée... Il ne put retenir une exclamation de bonheur: « Bonguienne ! C'est la meilleure soupe que je n'aie jamais goûtée ! Et tu la fais avec ton fouet ? »

— Oui, oui; avec mon fouet !

— Est-ce que ça te prend beaucoup de temps ?

— Ah ! ça doit faire environ cinq minutes, répondit la femme.

— Pas cinq minutes pour faire de la soupe aux pois ? s'écrie le roi. Voyons ! Ça prend deux ou trois heures au moins...

— Non, non, répond Ti-Jean; cinq minutes ! Ah ! Sire mon roi, un pareil secret, ça vaut cher, allez ! Voyez; quand ma femme me voit venir au bout du sentier de la montagne, elle commence à fouetter le chaudron, et quand j'entre dans la maison, la soupe est prête. Et vous voyez qu'elle a bouilli, qu'elle est chaude !...

— Très chaude, dit le roi; trop chaude même : j'ai failli me brûler la langue. Ti-Jean, tu vas me vendre ton chaudron et ton secret !

Ti-Jean resta muet; le projet de vente ne semblait pas lui sourire. « Ti-Jean, continue le roi sur un ton courroucé, tu m'as fait faire une insulte terrible, dans mon salon, par ta vieille jument, devant des rois et des grands personnages étrangers. Si tu ne me vends pas ton secret, tu meurs ! »

— Ah ! Sire mon roi, j'aime autant mourir que vous donner mes biens pour rien. Est-ce que je vous ai forcé à acheter ma jument ?

— Non, dit le roi sur un ton apaisé.

— Je ne vous forcerai pas davantage pour vous vendre ce secret-ci. Mon chaudron, c'est à moi; il m'est très utile... A moins de deux cent mille piastres, je ne le laisse pas partir !

— Eh bien ! Aujourd'hui je sais que tu ne me trompes pas : je t'ai vu faire ta soupe; j'y ai goûté, elle est excellente; j'achète ton chaudron et ton secret. La reine est en fureur contre moi; ce cadeau inattendu va lui rendre sa bonne humeur...

Le roi paya, argent comptant, et emporta le chaudron, le petit banc à trois pattes et le fouet. Il s'engagea à grands pas dans le sentier de la montagne et disparut.

La reine vit venir le roi; elle ne put s'empêcher de rire et de se dire à elle-même : « Regarde mon fou qui s'est encore laissé rouler par Ti-Jean ! Ah ! que c'est malheureux d'être roi et d'être si sot ! Il n'a certainement pas tué Ti-Jean... Qu'est-ce qu'il rapporte encore cette fois-ci ? ... un petit banc à trois pattes... quelque chose comme un chaudron, et un bout de fouet... »

Elle interpela le roi à distance :

« Et puis, Ti-Jean l'as-tu tué ? »

— Non, répondit le roi tout essouffé; mais, la mère, ne chique pas de guénille⁵. Viens voir le cadeau que je t'ai acheté. Prépare des pois... amène-les-moi, vite ! Il est midi moins cinq minutes; à midi juste, ta soupe va être cuite. Apporte des pois... apporte du lard, et, pour te prouver que le chaudron se réchauffe rapidement, mets un morceau de glace dans les pois. Maintenant, regarde-moi faire !

Le roi s'asseyait sur le petit banc à trois pattes, en face du chaudron et commence à en fouetter les parois.

La reine regardait la scène avec de grands yeux; elle savait que ce procédé n'avait pas de bon sens, mais le roi avait constaté le phénomène, lui !

Le roi fouettait le chaudron avec cœur... bedign ! bedagn ! bedign ! bedagn !... Après cinq minutes d'efforts consciencieux, le roi se met à rire. « Apporte une cuiller; tu vas goûter de la bonne soupe ! » La reine ouvre le chaudron... les pois étaient encore froids, la glace n'était pas même fondue !...

Le roi était un peu mal à l'aise, mais il ne perdit pas contenance. « Peut-être Ti-Jean frappait-il avec le manche ? Je n'ai pas remarqué ce point-là; mais il a fait sa soupe avec le fouet devant mes yeux, bien sûr ! »

Il change le fouet de bout et recommence à fouetter le chaudron avec le manche du fouet: Bedign ! bedagn ! bedign !... Cinq minutes se passent; il ouvre le chaudron; encore de la glace !

⁵ *Chiquer la guénille* : expression populaire qui signifie récriminer, critiquer.

« Il y a quelque chose là-dedans qui ne va pas, dit nerveusement le roi en se grattant le crâne. Je ne frappe peut-être pas assez fort ? »

Il se lève et attaque le chaudron de toutes ses forces.

Les morceaux de fonte commencent à voler de tous côtés, bientôt l'eau inonde le plancher, les pois se répandent... un désastre !

La reine avait une belle occasion de railler le roi : « Hein ! retourne voir Ti-Jean; tu es fin, toi; tu es roi. Tu te rappelles que Ti-Jean a emprunté ton demi-minot pendant quinze jours pour mesurer de l'argent ? Il va l'emprunter encore ! Tout ton argent va aller chez ce quêteux de Ti-Jean... »

Il n'en fallait pas plus pour irriter le roi : « Ti-Jean m'a fait morfondre à fouetter le chaudron sans pouvoir faire de soupe ! Il n'y aura pas de pardon ! Ti-Jean va mourir. Tu ne riras pas de moi quand je reviendrai. Cette fois, il meurt, il meurt, te dis-je ! Il... »

Le roi prit tout de suite le sentier qui conduisait chez Ti-Jean; il avait la figure toute défaite, les trois poils de son crâne, raides comme de la broche, résistaient au vent. Le roi touchait à peine le sol; même son habit en frémissait...

La femme de Ti-Jean, passablement inquiète, ne détournait pas les yeux du sentier. Tout à coup, elle annonça à Ti-Jean la venue du roi : « Ti-Jean, voici venir le roi ! Il a l'air hors de lui : sa figure est blême comme un drap. Il ne marche pas, il court ! Mon pauvre mari, tes farces vont venir à avoir une fin tragique; j'ai bien peur pour toi. Je sais que le roi n'est pas bien fin, mais, après tout, un roi c'est un roi... »

— Laisse-le venir, reprend Ti-Jean en jetant un coup d'œil à la fenêtre; j'ai encore un tour dans mon sac; le roi est à trois minutes d'ici...

Dans la journée, Ti-Jean avait fait la boucherie d'un cochon; la femme du paysan avait rempli des boyaux de sang pour en faire du boudin; le boudin n'était pas encore cuit...

« Vite, vite... dit Ti-Jean à sa femme; mets-toi un bout de boudin dans le cou... Vite ! Vite !... »

La femme devina facilement la pensée de son mari. Elle passa un boudin autour de son cou, ramena les deux bouts sur sa poitrine et ferma son col de robe.

Le roi allait ouvrir la porte quand la femme de Ti-Jean commença à semoncer son mari à tue-tête : « J'avais un beau chaudron pour faire ma soupe rapidement; c'était la moitié de mon bonheur; tu le vends au roi. Je ne puis rien garder dans la maison, tu vends tout ! J'en ai assez de tes marchés ridicules ! »

— Ferme-la, hurla Ti-Jean : c'est moi qui suis le maître ici !

— Oui, tu es le maître, actuellement, mais tu ne le seras pas longtemps...

Le roi était entré; cette chicane cependant changea ses plans : il se contenta d'observer la réaction de Ti-Jean à la suite de la réplique blessante de sa femme. Déjà le paysan avait saisi un long couteau à boucherie et le plongeait dans la poitrine de sa femme, de façon à couper le boyau de boudin. Le sang gicla aussitôt; la femme culbuta à la renverse, les yeux tout à l'envers, baignée dans son sang. . .

Ti-Jean restait figé, les yeux sur le couteau et sa main ensanglantés.

« Mais dis-moi donc, Ti-Jean, qu'est-ce que tu as fait ? » souffla le roi doucement.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? Vous me demandez ce que j'ai fait ?

— Eh oui ! Tu as tué ta femme ?

— Oui; mais ce n'est pas la première fois !

— Comment ? Ce n'est pas la première fois ? . . .

— Vous avez l'air de vous étonner de cela, Sire mon roi ?

— Ça m'étonne beaucoup, en effet.

— Ah ! Quand on a une femme qui se met le nez là où elle n'a pas d'affaire, on la dompte tout de suite; . . . on la tue ! Vous allez voir, Sire mon roi, quand la mienne va revenir à la vie, comme elle va être de bonne humeur ! Je veux seulement lui enseigner que c'est moi qui porte les culottes ⁶, ici, dans ma maison. . .

— Mais tu es mauvais, Ti-Jean !

— Oui, je suis mauvais, mais j'ai raison de l'être; je ne veux pas me laisser mener par une créature ⁷.

— Dis-moi, Ti-Jean; c'est bien vrai que tu as déjà tué ta femme avant aujourd'hui ?

— Ah, oui ! je la tue, mais je la fais revenir à la vie; vous allez voir comment je fais. D'abord, vous êtes sûr que je l'ai tuée : vous voyez le sang par terre ?

— Certainement; et le sang est encore chaud. . .

— Beau dommage ⁸ ! le sang est encore chaud ! Vous savez bien que ça ne fait pas une heure qu'elle est morte !

— La laisses-tu mourir longtemps ? continue le roi.

— Plus je la laisse mourir longtemps, plus elle est heureuse, aimable et soumise, quand elle revient à la vie. D'ordinaire, je la

⁶ Porter les culottes : avoir le pouvoir de commander; pouvoir prendre une décision sans consulter un autre.

⁷ Créature : femme.

⁸ Beau dommage : expression marquant l'approbation, l'acquiescement.

laisse mourir cinq ou six minutes; et j'en ai pour un an à faire n'importe quel marché sans qu'elle ne proteste.

— Bonguienne ! dit le roi. Je voudrais bien constater la véracité de tes dires ! Ça fait bien cinq minutes ? . . . Fais-la donc revenir !

— Oui, répond Ti-Jean, je vais la faire revenir, mais je ne crois pas qu'elle ait atteint les cinq minutes. Allons-y lentement ! . . .

Ti-Jean prit un vieux bouquin de pipe, et commença à souffler dans les narines de sa femme étendue par terre dans une mare de sang. Il souffla . . . souffla; ses joues se gonflaient comme des ballons; il soufflait avec précaution. Bientôt la femme commença à bouger un bras. Ti-Jean souffla encore: elle bougea l'autre bras. Il continua à souffler dans son bouquin de pipe. . . la femme se leva lentement. . . et hop ! la voilà debout !

Elle saute au cou de Ti-Jean et entame tout un monologue de remerciements: « Tu es donc fin, Ti-Jean, de m'avoir ramené à la vie ! Tu ne sais pas comme c'est triste dans l'autre monde. . . Oh ! Ti-Jean, je t'aime ! Fais ce que tu voudras dorénavant; tu es le roi de la maison, moi, je ne suis que ta servante. . . » Chaque phrase était accompagnée d'un baiser sur la joue de Ti-Jean.

Le roi dit : « Ti-Jean, tu vas me vendre ton secret ! »

— Ah ! bien, s'écrie Ti-Jean; le voilà encore malade pour acheter mon secret ! Ecoutez, Sire mon roi; la paix de mon ménage tient à ce bouquin de pipe. Vous en avez eu la preuve, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le roi, j'en ai la preuve : j'ai touché le sang encore tout chaud; j'ai vu ta femme morte, les yeux à l'envers; puis elle est revenue à la vie peu à peu : elle a d'abord bougé un bras, puis l'autre, et tout à coup elle est ressuscitée. Ecoute, Ti-Jean; ma femme me donne le diable⁹ chaque fois que je viens ici. . . elle est reine ! Ti-Jean, tu vas me vendre ton secret, et tu vas voir que je vais lui rabattre le caquet. Vends-moi ton bouquin de pipe !

— Ah ! Sire mon roi; écoutez-moi bien. Ce secret vaut trois cent mille piastres ! Vous savez par expérience qu'il n'y a rien de plus précieux pour un homme que la paix du ménage; si vous avez encore quelque chose de vivant dans la tête, vous conviendrez que le bonheur du foyer vaut plus que cette somme; le bonheur du ménage ! la paix du foyer ! Voyons, voyons, Sire mon roi !

— Combien demandes-tu déjà pour ton bouquin de pipe ?

— Trois cent mille piastres ! reprend Ti-Jean en scandant ses mots.

Le roi paie, argent comptant, et prend le bouquin de pipe qu'il cache précieusement dans sa poche. Il reprend le sentier qui conduit au château.

⁹ Donner le diable : semoncer, chicaner.

La reine, assise sur le perron du château, avait hâte de voir revenir le roi. Dès qu'elle le vit apparaître, elle se frappa dans les mains et commença à penser tout haut : « Regarde revenir mon fou ! Je crois bien qu'il n'a rien rapporté cette fois-ci, mais il peut bien cacher quelque chose dans sa poche. . . »

Le roi approche, sort le bouquin de pipe de sa poche et s'empresse de le montrer à la reine.

« Et puis ? . . . Ti-Jean, dit la reine, l'as-tu tué, cette fois-ci ? »

— Non, répond le roi ; pas encore, mais j'ai vu la chose la plus extraordinaire ! . . .

— Ah ! oui, interrompt la reine en colère ; je m'imagine que tu as encore donné une somme folle ! C'est ça que tu veux dire ? Eh bien ! mettons fin tout de suite à ce jeu-là, ou bien décampe sans tarder !

— Vas-tu te fermer la boîte, hurle le roi. J'en ai assez de faire rire de moi dans mon château ! Je suis le Roi ; tu vas te fermer. . . et tout de suite !

La reine devint bleue de colère en écoutant les propos injurieux du roi et voulut appeler les gardes du château à son secours. Elle n'en eut pas le temps ; le roi lui avait déjà planté son épée dans le cœur. La reine s'effondra comme un sac vide. La princesse entendit le tapage et accourut en criant : « Mon Dieu ! papa. Qu'est-ce que vous avez fait ? Vous avez tué maman ! » Le roi rétorqua d'un ton rageur : « Ferme-toi, ou tu vas en avoir autant ! » Et il transperça la poitrine de la princesse. Puis il se retira dans son bureau et commença à lire son journal.

La lecture ne put l'intéresser, ni le pacifier. Trop de pensées se bousculaient dans sa tête, trop de sentiments le secouaient ; « Ti-Jean avait bien raison, pensait-il ; c'est malheureux d'être prompt de la sorte : j'ai tué ma femme et ma fille. Que c'est ennuyant de se sentir seul ! Quel spectacle que de voir ces deux cadavres étendus ! Je crois bien que je ne les laisserai pas mourir cinq minutes, moi. Je vais les ranimer tout de suite ; c'est impossible pour moi de vivre seul dans un si grand château ! La vie m'est devenue un supplice !

Il prit bientôt son petit bouquin de pipe et commença à vouloir ranimer la reine ; souffle. . . souffle donc. . . Rien ne bougeait. Il souffle si fort que le cou lui enfle comme un tuyau de poêle, mais ni la reine ni la princesse ne bouge. . .

Il quitte le château et revient chez Ti-Jean en prononçant la sentence du coupable : « Cette fois-ci, il n'y a aucun pardon pour Ti-Jean, foi de roi ! Il m'a joué son dernier tour ; il va mourir. . . il va mourir. . . il est mort ! »

La femme de Ti-Jean s'attendait à une nouvelle visite du roi ; elle avait constamment l'œil sur le sentier qui venait du château. Tout à

coup, elle interpela son homme : « Ti-Jean, voici le roi qui s'en vient ! Je parierais que mon fou a tué sa femme ou sa fille. . . »

— Je le sais, répond Ti-Jean; s'il est assez sot pour tuer les siens, tant pis pour lui !

— Mais, reprend la femme; j'ai peur pour ta vie. . .

— Eh bien ! mon tour va venir, je le sais, mais on ne peut mourir qu'une fois ! Le roi ne peut pas me tuer deux fois. . .

Ti-Jean avait une fille très jolie; elle ne s'était jamais montrée au roi. Ti-Jean appelle sa fille et lui donne ses instructions: « Mets ta plus belle robe, et place-toi dans la fenêtre qui donne sur le sentier; tu sais que le roi est veuf maintenant. Comme il ne t'a jamais vue, il va être frappé de ta beauté et il va te demander en mariage. Nous allons le rouler encore une fois. » Le jeune fille s'empressa d'exécuter les ordres de son père.

Le roi approchait de la cabane du paysan et se préparait à crier: « Ti-Jean, tu meurs ! » Mais en apercevant la jolie fille dans la fenêtre, il changea son allure. Il aborda Ti-Jean assez doucement et lui demanda sans préambule : « Dis-moi donc, Ti-Jean, quelle est cette jeune fille que je viens d'apercevoir dans la fenêtre ? »

— Comment, Sire mon roi ? Voulez-vous rire de ma fille ?

— Au contraire, mon ami; je n'ai jamais vu de beauté si délicate ! Ah ! ta fille est belle. . . belle un peu rare ! Où est-elle ?

— Elle est allée se reposer dans sa chambre.

— Ti-Jean, tu vas me donner ta fille en mariage. Tu sais qu'en plus de m'avoir occasionné des affronts, tu m'as fait tuer ma femme et ma fille. Moi, je ne puis rester seul au château; tu me donnes ta fille, ou bien tu paieras de ta vie. . .

— Ma vie. . . ma vie ! . . . Je comprends votre situation, Sire mon roi, mais je ne puis rendre ma fille malheureuse pour sauver ma vie. Si ma fille vous aime, je ne ferai aucune objection à votre projet de mariage.

— Dis-moi au moins le nom de ta fille !

— Ah ! Sire mon roi, j'hésite à vous le dire : elle a un nom plutôt barbare. . .

— Même si le nom est laid, la fille est tellement belle ! Voyons; dis-moi son nom. . .

— Eh bien ! Puisque vous voulez le savoir. . .

— Et je veux le savoir, moi !

— C'est pourtant bien humiliant. . . Elle se nomme Mademoiselle Bourrique !

— C'est vrai; le nom n'est pas joli ! Mademoiselle Bourrique. . . Donc c'est entendu, j'enverrai chercher Mademoiselle Bourrique tout à l'heure dans un beau carrosse doré tiré par quatre chevaux. Pendant ce temps, je vais faire ma toilette en vue du mariage. Mais cette fois-ci n'essaie pas de me jouer : je veux que Mademoiselle Bourrique vienne au château, aujourd'hui même. . .

— C'est bien, Sire mon roi; j'enverrai Mademoiselle Bourrique au château, quand le carrosse viendra la prendre.

Ti-Jean avait un autre plan en tête. Mademoiselle Bourrique, c'était le nom de sa vieille jument que le roi avait achetée et retournée à son maître après l'affront subi au château devant les princes étrangers. Le roi n'en savait rien, les valets encore moins. . .

Une heure après la visite du roi, des valets se présentèrent chez Ti-Jean et lui dirent qu'ils venaient, de la part du roi, chercher Mademoiselle Bourrique dans un carrosse doré. « Le roi nous a ordonné de venir prendre Mademoiselle Bourrique et de la monter dans la chambre de soie. » Ti-Jean fit mine de ne rien comprendre : « Je ne sais ce que le roi a voulu dire ! Mademoiselle Bourrique ! . . . il n'y a que ma vieille jument qui porte ce nom-là, ici ! . . . »

— Jument ou pas jument, de répondre les valets, le roi nous a ordonné d'amener Mademoiselle Bourrique !

— Eh bien ! dit Ti-Jean; allez chercher ma vieille jument dans l'écurie et conduisez-la au roi, puisque c'est sa volonté. . .

Les valets se rendirent à l'écurie, y prirent la vieille jument et la firent monter, de peine et de misère, dans le carrosse doré. L'animal se débattait, cassait les banquettes du carrosse. Les valets réussirent à l'immobiliser et la conduisirent au château du roi, tout en dénonçant la nouvelle sottise de leur souverain.

En arrivant au château, les valets s'arrêtent sous la fenêtre du roi et lui crient : « Où va-t-on conduire Mademoiselle Bourrique ? » Sans mettre la tête à la fenêtre, le roi répond, impatienté : « Je vous l'ai dit déjà assez de fois ! En haut, sur le lit de la chambre de soie ! Je fais ma toilette et je vais épouser tout à l'heure Mademoiselle Bourrique. . . »

Les valets ne comprenaient plus rien et se disaient entre eux : « Il est fou à attacher, ce roi-là ! Comment ferons-nous pour monter la jument dans les escaliers ? »

Ils parvinrent à descendre la jument du carrosse à moitié défait, et entreprirent de lui faire grimper les escaliers. La jument refusait, résistait; tantôt une rampe s'écroulait, tantôt une marche était fracassée. . . Cric, crac, bing ! bang ! . . . Le roi entendit ce vacarme; il s'avança sur le pas de sa chambre et cria aux valets : « Portez-la respectueusement, s'il vous plaît ! Déposez-la sur le lit de la chambre de soie, comme je vous l'ai dit. »

Après mille incidents, la jument atteignit la chambre de soie; les valets la firent ranger près du lit et tous ensemble la poussèrent de l'épaule. Hhein ! . . . elle tomba sur le lit. Elle ne résista plus: elle ne s'était jamais couchée si confortablement. . . Les valets firent l'obscurité dans la chambre et se retirèrent.

Sa toilette achevée, le roi se rendit à la chambre de soie. Comme la pièce était sombre, il ne remarqua rien d'anormal. Il s'avança près du lit. « Vous savez, Mademoiselle Bourrique, commença le roi, que c'est mon désir de vous épouser; présentez-moi votre main et je vous passerai votre anneau au doigt. . . »

La jument, de caractère plutôt hargneux, et importunée par le bavardage du roi, lance un « Hhouign » sonore, et, de sa patte de devant, déchire la face du roi et l'envoie rouler dans le corridor. Les valets accourent par tous les escaliers à la fois. « Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qu'il y a ? . . . » Ils trouvent le roi par terre, la figure toute meurtrie et qui se demande lui-même ce qui s'est passé. On pénètre dans la chambre, on fait de la lumière. . . Mademoiselle Bourrique ! La jument de Ti-Jean ! « Jetez-moi ça dehors cet animal-là, crie le roi. Ah ! Ti-Jean ! Ti-Jean qui m'a extorqué près d'un million pour me faire des affronts et me blesser de la sorte. . . Aucun pardon pour lui ! Il meurt. . . Il meurt ! Tout est fini ! Il meurt. . . Il meurt ! . . . »

La femme de Ti-Jean aperçoit le roi; elle s'empresse d'en avvertir son mari, comme d'habitude : « Voici le roi qui revient. . . tout en sang ! Cette fois-ci, tu n'échapperas pas à la mort. . . »

— Je le crois, en effet, de répondre tranquillement Ti-Jean. Eh bien ! ma femme, je vais te dire adieu; il faut que j'aille à la mort, cette fois-ci. Je l'ai bien mérité. Ce qui me console, c'est que tu as assez d'argent pour vivre à l'aise.

— Ah ! reprend la femme, en pleurs : j'aimerais mieux avoir moins d'argent et te garder près de moi. . .

Le roi entre, sur les entrefaites : « Ti-Jean, tu sais qu'il y va de ta vie, cette fois-ci. »

— De quelle mort vais-je mourir, Sire mon roi ?

— J'ai décidé de te renfermer dans un coffre et de te lancer au fond de la mer.

— Est-ce que je puis vous demander une faveur, Sire mon roi ?

— Parle, dit sèchement le roi.

— Me feriez-vous chanter un petit Libera à chacune des sept chapelles que l'on rencontrera sur le route ? Comme j'ai été bien méchant pendant ma vie, ça m'aiderait à mourir en paix.

— Je te l'accorde, dit le roi.

Le coffre était déjà arrivé. Ti-Jean se coucha dans le coffre; on l'y enferma au moyen d'une serrure, puis on chargea le coffre sur un chariot de ferme. Le cortège des valets, le roi en tête, s'aligna sur la route qui menait à la mer.

On parvint à la première chapelle; le coffre resta dehors, sur le chariot, pendant que le roi et sa suite chantaient le Libéra. La même scène se déroula à la deuxième, à la troisième chapelle. . .

Pendant le septième Libéra, alors que tout le cortège était dans la chapelle, arriva un vacher qui conduisait un gros troupeau de belles vaches grasses. « Ouch ! donc, Caillette ! Avance, Dos-blanc ! »

Il aperçoit le coffre sur le chariot, devant la chapelle; il entend chanter et psalmodier dans la chapelle. . . il se demande ce qui se passe. Il abandonne son troupeau et s'approche de la voiture, en répétant à haute voix la question qui le tracasse : « Qu'est-ce qu'il y a dans ce chariot ? »

— C'est moi, répond une voix sortant du coffre.

— Qui, toi ?

— Un serviteur du roi ! Le roi voulait que j'épouse sa princesse sans faute, mais j'ai refusé : je suis beaucoup trop pauvre. Et parce que j'ai refusé de devenir son gendre, le roi me fait jeter à la mer. Non, je ne peux pas épouser la fille du roi. . .

— Et crois-tu, demanda le vacher, qu'il donnerait sa fille à n'importe qui ?

— Certainement, il la donnerait.

— Si je prenais ta place dans le coffre, crois-tu que le roi tiendrait compte de mon acceptation ? Je lui dirais que j'ai changé d'idée, et que je suis décidé à épouser sa fille. . . Penses-tu qu'il m'écouterait ?

— Mais, beau dommage ! Tu aurais la princesse tout de suite ! Débarre le coffre. . . vite !

Le vacher ouvrit le coffre et prit la place de Ti-Jean qui s'empressa de refermer le coffre et de déguerpir avec les vaches.

Une fois hors de la chapelle, le roi commença une dernière exhortation devant le coffre : « Eh bien ! Ti-Jean, ton dernier Libéra est chanté; tu vas maintenant aller au fond de la mer ! »

— Non, non, Sire mon roi, répond le coffre. J'ai jonglé¹⁰ à mon affaire; j'ai décidé d'épouser votre princesse plutôt que de mourir sous l'eau.

¹⁰ *Jongler* : réfléchir longuement et attentivement.

— Comment ? s'écrie le roi; épouser ma princesse ? Tu me l'as faite tuer ma fille et même ma femme !... Pas de pardon ! A la mer !...

— Ce n'est pas moi, Sire mon roi, ce n'est pas moi ! J'ai changé de place avec l'homme qui était dans le coffre...

— Ah ! Ti-Jean. Tu m'as roulé assez souvent, tu ne me rouleras plus ! Je ne puis plus croire à ta parole. A la mer !

Les valets empoignent le coffre, et... pataraff ! le coffre tombe dans la mer, emportant sous l'eau un pauvre vacher, innocent des tours de Ti-Jean.

Pendant quelques minutes, on entendit le bouillonnement de l'eau : glougu' ! glougu' ! glougu' !... puis tout se tut...

« Hein ! dit le roi; j'ai perdu gros d'argent; j'ai perdu ma femme et ma fille, mais j'ai fini par me venger. Maintenant, Ti-Jean, tu es au fond de la mer, je ne t'aurai plus dans mes jambes ! »

Le roi revint à son château et commença à se promener sur sa galerie, en pensant à ses malheurs récents. Tout à coup, en levant la tête, il aperçut Ti-Jean, en collet blanc et en habit bleu-marin, qui conduisait un beau troupeau de bêtes à cornes.

« Ah ! c'est trop fort ! Encore Ti-Jean ! Il faut que j'aïlle le voir... » Il descend. « Comment ? Tu es revenu, Ti-Jean ? »

— Oui, Sire mon roi, répond Ti-Jean tout souriant; vous m'avez toujours rendu service, vous, Sire mon roi ! Vous êtes le meilleur roi de la terre, pour les pauvres...

— Comment ça ?

— Vous savez, Sire mon roi; on vous a déjà parlé des vaches marines ? Eh bien ! Prenez ma parole ! C'est vrai : le fond de la mer est divisé en un grand nombre de parcs, comme sur la terre. Quand vous m'avez jeté à la mer, le coffre est tombé en balance sur la clôture entre le parc des chevaux et le parc des vaches, finalement, je suis tombé dans ce dernier parc, et j'en suis revenu avec des belles vaches. Si vous m'aviez jeté deux ou trois pieds plus à gauche, je serais tombé dans le parc des chevaux. Sire mon roi, si vous voyiez les beaux chevaux ! Ils surpassent en beauté les plus beaux chevaux de la terre...

— Me dis-tu la vérité ? Ti-Jean...

— Si c'est vrai ! En doutez-vous ?

— Si je me plaçais dans un coffre, pourrais-tu me jeter dans le parc des chevaux ?

— Certainement, Sire mon roi ! et ça me ferait plaisir !

— Eh bien ! Ti-Jean, je vais me faire fabriquer un coffre comme le tien... Mais ne va pas te tromper; jette-moi dans le parc des chevaux. Les vaches ne m'intéressent pas...

— Comptez sur moi, Sire mon roi !

Le roi se fit faire un coffre de bois et s'y enferma après avoir demandé à Ti-Jean de lui faire chanter un petit Libera à chacune des sept chapelles. Ti-Jean le lui promit et tint parole. . . pour une fois !

Après le septième Libera, Ti-Jean s'adressa au roi enfermé dans le coffre: « Maintenant, Sire mon roi, vous allez voir le fond de la mer.»

— Oui, oui; mais, Ti-Jean, n'oublie pas de me jeter au bon endroit. . .

— Ne craignez pas, je connais l'endroit. . .

Ti-Jean fit lancer le coffre à la mer. On entendit un glouglou assez prolongé. . . puis, plus rien !

Je ne sais si le roi est tombé dans le parc des chevaux : il n'est jamais revenu me le dire.

FIN

*Barbaro - les - Grandes - Oreilles **

C'est bon de vous dire, mes chers enfants, qu'une fois vivaient un paysan et sa femme, mariés depuis longtemps, mais qui n'avaient pas eu un seul enfant. Chaque soir, depuis des années, la femme récitait une longue prière pour supplier le ciel de lui donner des enfants, un au moins... Les années s'écoulaient sans que sa prière soit exaucée.

Un jour, la malheureuse femme rencontra une grande dame qui la salua poliment : « Bonjour, madame ! »

— Bonjour !

— Vous ne me connaissez pas ?

— Non, de répondre timidement la paysanne.

— Je suis une fée, moi !

— Vous êtes une fée ! Justement celle que je désirais rencontrer ! Bonne fée, pourriez-vous me souhaiter d'avoir un enfant ? Un seul !... Je serais si heureuse d'être mère avant mes vieux jours ! Et mon mari ! Il en pleure quand il pense qu'il n'a pas d'enfant. Vous ne savez pas comme la vie est triste dans une maison privée d'enfants !

— Ecoutez-moi, madame, répondit la fée. Dans votre jardin, il y a une source; je ne suis jamais entrée dans votre jardin, mais je sais fort bien qu'il y a une source !...

La vieille paysanne regarda la fée avec des yeux étonnés, se demandant où la fée avait puisé ses renseignements...

La fée vint encore augmenter l'étonnement de la paysanne : « N'oubliez pas, dit-elle, que je suis fée; il y a une source dans ton jardin, et l'eau en est très limpide. »

— C'est là que nous prenons notre eau à boire, elle est sûrement claire !

— Chaque matin, de bonne heure, allez visiter la source; aussi longtemps que l'eau de la source sera limpide, vous n'aurez pas d'enfant. Mais dès que la source commencera à se brouiller, soyez certaine que vous serez mère en peu de temps...

* Conte recueilli en 1953, à New Sudbury, Ontario, de M. Aldéric Perreault âgé de 63 ans. M. Perreault a appris ce conte dans sa famille à Saint-Théodore-de-Chertsey, P.Q., vers 1905.

Ah ! Bonguienne ! La paysanne revint à la maison, heureuse d'annoncer cette grande nouvelle à son mari; elle lui rapporta exactement les conseils de la fée et la promesse d'un enfant. Le paysan et sa femme reprirent la besogne quotidienne avec ardeur : la femme à la maison, et le paysan dans la forêt du matin au soir. . .

Chaque matin, la paysanne, avant d'allumer son poêle, courait à la source; dès qu'elle voyait l'eau claire, elle revenait lentement, soucieuse. . . Mais le lendemain, elle courait de nouveau à la source. L'eau y était toujours claire. Son mari finit par conclure que la fée s'était moquée de sa femme. Il lui communiqua ses soupçons; mais la bonne femme ne perdait pas confiance. Elle visita régulièrement la source, chaque matin, pendant un mois, deux mois, trois mois. . .

Un bon matin, elle arrive à la source; le fond commençait à se brouiller; . . . elle revient en courant à la maison: « Mon vieux, mon vieux ! » crie-t-elle. . .

— Qu'est-ce qu'il y a, vieille ?

— Vite, vite. . . viens voir : le fond de la source commence à se brouiller. . . Hein ! La fée ne m'a pas trompée; tu vas voir : nous allons enfin avoir un enfant !

Le lendemain matin, la source était brouillée plus qu'à la moitié; seul le dessus était limpide. La vieille paysanne éclata en manifestations de joie : « Son père ! son père ! un enfant ! Nous allons avoir un enfant ! Enfin la joie, le bonheur va entrer dans la maison ! . . . »

Un matin, un peu après le lever, elle rend visite à la source. . . L'eau était brouillée à en paraître gluante. Qu'est-ce qui arrive, le surlendemain ? un fils ! Mais, malheureusement, le petit être avait une paire d'oreilles démesurément développées : un corps tout frêle attaché à deux immenses oreilles de lapin. . .

On nomma l'enfant Barbaro-les-Grandes-Oreilles. Cet enfant presque monstrueux se révéla très intelligent dès le premier instant. En venant au monde, il cria : « Bonjour, papa; bonjour, maman ! » Il parlait, il sautait autour de ses parents, animait la maison de ses remarques et de ses cris, tout en balayant les murs et le plafond avec le bout de ses oreilles.

Sa mère était toute heureuse de constater les prouesses de son bébé; elle en parlait avec orgueil à son mari : « Il n'est pas des plus jolis, mais il a l'air fort. »

— Fort ? Je te crois; il saute plus loin que moi. . .

— Eh ! pense donc ! Il est né ce matin; que sera-ce dans un mois ?

— Il n'a pas de grandes oreilles pour rien ! Il a de la vie plein le corps ¹.

¹ Texte original : . . . *il en a dans la canisse !*

Tout fier de son rejeton, le vieux paysan pensa que sa femme ne s'ennuierait plus désormais à la maison : elle aurait dorénavant la compagnie de son enfant. Elle chérissait Barbaro et lui ne cessait de la caresser, de se cramponner à elle et de l'envelopper de ses oreilles.

Le paysan décida donc, le lendemain, de se rendre en forêt, bûcher du bois de chauffage. La maison était bâtie sur le bord de la mer et le paysan devait aller loin pour abattre son bois. Le vieux prit donc sa hache et se dirigea vers la forêt.

Pendant huit jours, il fit la navette entre la mer et la forêt. Chaque matin, il s'attaquait à un gros merisier à coups de hache; il l'abattait, sciait quelques bûches dans sa journée et revenait à la maison, le soir, harassé de fatigue.

Au bout de huit jours, Barbaro, un bon matin, demanda à sa mère : « Où va papa, chaque matin, avec un bâton armé d'un agrès de fer ? Qu'est-ce qu'il porte toujours ainsi sur son épaule ? »

— C'est une hache, répondit la maman.

— Ah ! une hache. . . Et qu'est-ce qu'il fait papa avec sa hache ?

— Il coupe du bois pour chauffer la maison l'hiver prochain. Tu ne connais pas encore le froid, mais tu vas voir que sur le bord de la mer, en hiver, ce n'est pas chaud. . . et ça prend du bois pour réchauffer la maison !

— Ça prend du bois ?

— Ça prend gros de bois !

— Eh bien ! J'ai l'intention d'aller aider papa à couper du bois.

— Aïe ! aïe ! arrête un peu. . . Tu n'as que huit jours; il y a toujours un bout ! Reste avec moi encore un an ou deux. . .

— Ça ne paraît pas, mais je pourrais donner un bon coup de main au père. . .

— Mais tu n'as pas de hache, toi ! . . .

— Je vais m'en faire une. . .

Barbaro partit se promener sur la grève. Tout à coup il aperçut un paquet de ferraille qui émergeait du sable. C'était un vieux bâtiment qui avait été jeté à la plage, et que la mer avait peu à peu ensablé. Barbaro eut l'attention attirée par une partie de la proue qui effleurait le sable. Il donna un coup de pied sur la ferraille. . . La moitié antérieure du bâtiment sortit de la plage.

« Môteuss ! Je vais me faire une belle hache avec ce morceau de fer ! . . . Maman ! Maman ! Regarde ici; regarde ma hache ! »

— Mais tu n'as pas encore de manche. . .

— Je vais m'en faire un, ça ne sera pas long !

Il courut vers la forêt, se choisit une belle plaine² de douze pouces de diamètre, la tordit, la cassa sur son genou et revint triomphant vers la proue du bâtiment. Il fixa solidement son arbre dans la partie pointue de la carcasse du navire, cassa, à coups de pied, les parties de ferrailles inutiles, et sourit de satisfaction: il avait, lui aussi, une hache munie d'un manche ! . . .

La vieille maman le regardait travailler; elle commença à trembler de peur et se dit en elle-même : « Si cet enfant vient à faire du mal, je ne pourrai pas le battre; ce n'est pas lui qui va manger les coups; c'est plutôt lui qui va m'en donner ! . . . »

Déjà Barbaro avait sa hache sur l'épaule et demandait à sa mère : « De quel côté est-il allé papa ? Par ici, je crois ? »

— Oui; monte par là-bas, et tu vas le voir à l'autre bout de sa terre. . .

Barbaro se dirigea à travers le champ de foin, sa hache de huit ou dix tonnes sur l'épaule; la maman suivit des yeux, pendant quelques minutes, deux oreilles qui dépassaient le foin et le nuage de poussière soulevée par la hache de son fils.

Barbaro découvrit bientôt le sentier battu par son père, et gagna la forêt; il aperçut son père qui manœuvrait une bûche de merisier. . .

« Bonjour, papa, » cria-t-il tout joyeux.

— Comment ? Barbaro, tu n'es pas à la maison avec ta mère ?

— Non; je suis venu vous donner un coup de main pour faire du bois. . .

— Mais tu es encore trop petit; qu'est-ce que tu vas faire ?

— Moi aussi, répond fièrement Barbaro, j'ai une hache comme vous. . .

— Ce n'est pas une hache ! Où as-tu pris ça cette ferraille-là ?

— Ah ! ce n'est pas très coupant³, mais je frapperai plus fort !

Tout en conversant avec son père, Barbaro avait choisi son arbre : un merisier d'une quarantaine de pouces de diamètre. . . Barbaro lève sa hache d'une seule main, et. . . vlan ! Le merisier tombe. L'enfant prend l'arbre de la main gauche, le place en travers sur la souche, et à chaque coup de hache, il tranche une roulette de bois. Deux minutes plus tard, l'arbre était débité et Barbaro en attaquait un second.

Le vieux paysan n'en croyait pas ses yeux. Il se contenta de dire à son fils: « Tu bûches ! »

² *Plaine* : platane; arbre de la famille de l'érable.

³ *Coupant* : tranchant; aiguisé.

— Ah ! je ne suis pas encore habitué; je n'ai pas le tour de la hache, comme vous, mais je vais faire un peu de bois pour nous chauffer l'hiver prochain. Vous me direz quand j'en aurai assez...

Les merisiers succédaient aux merisiers; à chaque cinq minutes, Barbaro ajoutait sept ou huit cordes de bois aux quelques bûches coupées par son père. Bientôt le père s'aperçut que le tas avait atteint des mesures respectables. Il en profita pour annoncer la fin de la journée :

« C'est le temps d'aller manger. Nous avons assez travaillé pour aujourd'hui... As-tu faim ? »

— Oui, dit Barbaro; je mangerais... C'est la première fois que je viens dans le bois, et ça ouvre l'appétit... Trouvez-vous que je vous ai aidé passablement ?

— Je crois bien ! Sais-tu, mon garçon, que ça m'aurait pris deux mois à faire ce que tu as fait depuis une heure ?

— Aïe ! Deux mois ? Vous ne savez donc pas bûcher ?

— Je sais bûcher, mais je n'ai pas ta force... Tu es bien fort ? Ah ! j'espère devenir encore plus fort que ça; je n'ai que huit jours !

Le père et le fils étaient revenus à la maison. On se mit à table. Barbaro mangeait lentement et semblait absorbé à régler un gros problème. Sa mère lui dit :

« Qu'est-ce que tu as, Barbaro, à tant jongler⁴ ? »

— Eh bien ! maman, je m'aperçois que nous sommes pauvres; je suis certain de pouvoir gagner de l'argent et vous aider à améliorer votre sort. Vous savez ce que je veux dire !... Vous avez été bons pour moi; vous m'avez donné la vie, vous avez fait votre possible pour m'élever. Maintenant, je voudrais faire quelque chose pour vous autres. Je commencerais d'abord par me gagner des habits : je suis habillé avec les salopettes de mon père, j'ai la ceinture attachée au cou... j'ai l'air d'un fou ! Si vous le voulez, j'irais m'engager; je m'habillerais⁵ et je vous donnerais le reste de mes sous...

La bonne maman se mit à pleurer et à se lamenter : « Tu ne vas pas nous quitter déjà... Nous n'avons que toi d'enfant et nous avons prié assez longtemps avant ta naissance !... »

— Ne pleurez pas, maman; je ne partirai pas pour longtemps... Vous n'aurez pas à vous inquiéter de moi : parmi les enfants de mon âge, je puis me défendre facilement. Et puis, vous verrez que mon voyage ne durera pas longtemps; je vous reviendrai dans un mois ou deux avec une belle poignée d'argent !...

⁴ *Jongler* : méditer; réfléchir intensément.

⁵ *S'habiller* : s'acheter des habits propres.

Après ce plaidoyer plein de bons sens, et surtout à cause de la force imposante de Barbaro, le père et la mère consentirent à laisser partir leur jeune fils.

Barbaro prit la route, et... marche... marche... Les deux mains dans ses poches, les salopettes de son père attachées au cou par la ceinture, les deux jambes des salopettes mal repliées, Barbaro s'en allait en soulevant un tourbillon de poussière, les deux immenses oreilles étalées au vent...

Barbaro parvint à une grande route; il tourna à droite et s'arrêta au sommet d'une côte. Au bas de la montagne, il aperçut de beaux chevaux dételés, deux gros carrosses rangés le long de la route, et une troupe de princes et de princesses qui lançaient des pierres dans le feuillage de longs noyers. Dès qu'ils avaient réussi à abattre quelques noix, les joyeux excursionnistes tapaient des mains et se précipitaient au pied des arbres pour manger des noix.

Barbaro, les mains dans les poches, les regardait faire, du sommet de la côte...

Tout à coup, une princesse aperçut Barbaro; elle poussa des cris perçants: « Regardez donc, regardez sur la côte... le diable! le diable! »

— Non, cria à son tour Barbaro, je ne suis pas le diable...

Cette voix enfantine rassura la princesse, et elle en profita pour ajouter: « Qu'est-ce que tu fais là, toi? »

— Je fais... je fais... je vous regarde faire! Vous avez donc bien de la misère, vous autres, à descendre ça des arbres, ces petites choses-là?

— Es-tu capable de venir nous en faire tomber des noix, toi?

— Oui! Mais à condition que vous mangiez toutes les noix que je vais faire tomber des arbres...

— Ah! oui; et nous n'aurons pas de misère, répondirent les princes et les princesses.

— C'est promis? Vous savez que moi je ne blague pas: j'ai été élevé honnêtement et je m'en tiens à ma parole... Vous promettez de manger toutes les noix que je vais libérer des arbres?

— Oui, oui, oui...

— Tant pis pour vous autres si vous tentez de me tromper! Je puis me servir de n'importe quoi pour libérer les noix?

— De tout ce que tu voudras!...

Barbaro ramassa un tas de pierres d'une tonne ou une tonne et demie, et il commença à bombarder le feuillage des noyers. Les branches

cassaient, les arbres pliaient, les noix pleuvaient sur le sol. Dans l'espace de quelques minutes, Barbaro enfonçait dans les noix à mi-jambe. Les princes et les princesses s'empressaient de casser les noix sur des pierres : Barbaro, lui, fracassait des noix entre ses doigts et distribuait les amandes. Bientôt, princes et princesses, se sentant rassasiés, parlèrent d'abandonner la partie. Barbaro voulut les contraindre par la force à remplir leur promesse de tout manger. « Lâche-nous tranquilles, Barbaro, criaient les princes; assez ! assez ! nous allons te payer... »

Barbaro se crut chanceux d'obtenir de l'argent à si bon compte. Les princes sortaient leurs bourses, les princesses leurs sacoches... L'argent pleuvait dans les deux mains de Barbaro.

« Maintenant, ajouta le petit bonhomme aux grandes oreilles, avez-vous de l'ouvrage pour moi ? »

— Peut-être papa t'en trouverait-il ? dit l'un des princes.

— Comment s'appelle-t-il, ton père ?

— C'est le roi !

— C'est la première fois que j'entends parler de cet homme-là ! Un roi, un roi ? Qu'est-ce que c'est, un roi ?

— C'est un homme comme moi et les autres, mais il est roi, il est à la tête d'un pays; il demeure dans un château... .

— C'est bien; je vais aller le voir ce roi-là !

Barbaro se dirigea vers le château du roi, bien décidé à obtenir un emploi qui lui ferait gagner un peu d'argent.

Il arriva au château, frappa à la porte; la reine vint ouvrir... En apercevant Barbaro, elle recula de deux pas et faillit tomber évanouie. Barbaro s'aperçut de la surprise qu'il lui causait. « N'ayez pas peur ! dit-il; vous êtes une reine, vous, je suppose ?

— Oui, répondit-elle, un peu rassurée; je suis la reine. Et toi, tu n'es pas le diable ?

— Non; pas tout à fait ! Je m'appelle Barbaro-les-Grandes-Oreilles.

— Ah ! C'est ton nom ? Il est bien choisi... .

— Je voudrais voir le roi.

— C'est malheureux : le roi est occupé en ce moment... .

— Occupé ou non, je veux le voir ! Dites-lui que c'est Barbaro-les-Grandes-Oreilles qui demande à le voir.

La reine s'empressa de transmettre le message au roi; celui-ci en fut irrité et se dirigea en hâte vers la porte : « Qu'est-ce que tu veux, espèce de polisson ? » cria-t-il à Barbaro.

— Je cherche un emploi.

— Ah ! si tu n'étais pas si petit, je te prendrais peut-être à mon service ? J'ai besoin d'un homme pour conduire la charrue. Mais c'est trop fort pour toi ; tu es trop petit. . .

— Essayez-moi, et ensuite vous déciderez !

— C'est inutile ! tu n'es pas capable de tenir une charrue : tu es gros comme mon pouce et tu es tout en oreilles. . .

— Laissez faire les oreilles, monsieur le roi ; elles ne me nuisent pas. Je suis capable de conduire votre charrue. Vous allez me dire quoi faire, et je vous parie que votre charrue ne me pèsera pas au bout des bras.

— Eh bien ! puisque tu le veux, je vais t'essayer. . .

— Mais, s'empresse de demander Barbaro, combien payez-vous par mois ?

— Je te donnerai vingt piastres par mois. . . si tu es capable de labourer. Si tu n'es pas capable de tenir la charrue, je te renverrai dès demain matin. . .

Ça va, monsieur ! Mais je ne veux pas que vous me renvoyiez si je suis capable de faire ma besogne. Si je puis labourer, vous me donner vingt piastres par mois. Ça vaudrait une piastre par jour !

— Non, non ; c'est trop cher. . . je ne puis. . .

— Ecoutez, monsieur le roi ; je vais faire un contrat avec vous ; moi, je suis franc et honnête. . . Vous voulez me payer seulement vingt piastres par mois, alors que vous êtes riche et que je demande une piastre par jour. Je vais signer un contrat pour un mois ; au bout du mois, vous me donnerez vingt piastres, et moi, je vous donnerai une claque pour la valeur des six autres piastres.

— Ah ! c'est très bien ; tu m'en donneras bien deux, si tu veux !

— Non, non ; une claque seulement, et vous en aurez assez. Donc, vingt piastres et une claque ! . . .

On signa le contrat.

La reine dit au roi : « Tu es fou, toi, de faire un semblable contrat avec cet imbécile-là ! »

— Ah ! une petite claque. . .

— Ce n'est pas tant la question de la claque que d'avoir engagé cet enfant-là. Qu'est-ce qu'il va faire derrière la charrue ?

— Bah ! je vais m'en débarrasser tout de suite. Tiens, j'ai deux gros chevaux gris qui n'ont jamais été attelés parce qu'ils sont mauvais comme le diable : les hommes d'écurie n'osent même pas entrer dans leurs stalles pour les nourrir. Je vais lui dire d'atteler ces deux

chevaux-là; il va se faire tuer, et j'en serai débarrassé. D'ailleurs, ce doit être un orphelin; il a l'air d'un voyou qui sort on ne sait d'où. . .

La reine s'était apaisée; le roi commença sur-le-champ à exécuter son plan.

« Ecoute, Barbaro; ta journée d'aujourd'hui compte, mais tu ne travailleras pas avant demain matin. Tu vas, pour le moment, recevoir mes instructions; viens avec moi à l'écurie. . . »

Barbaro suivit le roi et reçut la suite des instructions : « Tu vois, continua le roi, ces deux gros chevaux gris, au fond du corridor ? Demain matin, tu les attelleras; les attelages sont ici; les charrues sont dans le hangar, là-bas. Prends la grosse charrue. . .

Tu commenceras à labourer le jardin, avant le déjeuner. . . jusqu'à l'heure du déjeuner. La reine t'avertira quand ce sera le temps de venir manger. . . »

— C'est très bien, monsieur le roi; je vais suivre vos instructions !

Barbaro n'avait pas perdu une seule parole du roi; il les avait toutes enregistrées dans sa caboche.

Le lendemain, à quatre heures, Barbaro se lève et se rend à l'écurie. Il saisit les deux harnais et s'approche des chevaux gris. . . : « Ouoh ! Range-toi ! » Pour toute réponse, il reçoit un « Hhouign » rageur et une ruade. . . Barbaro se rend compte que les chevaux ne sont pas doux. Il monte le ton de la voix : « Ouoh ! » et en même temps, il donne une bonne tape sur la fesse du premier cheval. L'animal pique une tête dans sa crèche et se ramasse sur le pavé de la stalle. Barbaro en profite pour appliquer une claque sur le côté de l'autre; il lui renfonce deux côtes. . . Les chevaux, tout étourdis sous l'effet du choc, se mettent à trembler. « Ouoh ! » crie de nouveau Barbaro en lançant les harnais sur le dos de chacun des chevaux. La peur et l'énervement avaient succédé à la malice. Les chevaux piétinent, se cabrent. . . mais Barbaro n'en est pas troublé: il boucle sangles et colliers sans se préoccuper des sauts des farouches animaux. Quand Barbaro en vient à ajuster le porte-queue du premier cheval, il trouve la tâche plus difficile : l'animal se serrait la queue. . . « Ah ! ah ! ça ne veut pas se lever, cette queue-là ? Attends un peu. . . » Il saisit la queue du cheval, l'arrache et pleume⁶ le cheval jusqu'aux oreilles. . . Barbaro n'eut aucune difficulté à placer le porte-queue de l'autre cheval.

Le nouveau fermier conduit les chevaux hors de l'écurie, les attelle à la grosse charrue, et les dirige vers le jardin. Voilà mon Barbaro parti à la suite des chevaux qui avancent par sauts et par bonds. . . Il tient la charrue en terre et la pousse de façon que les chevaux n'ont presque rien à tirer. La terre poudre à trente ou quarante pieds du sillon. Il abat les clôtures, les vergers, les bosquets,

⁶ *Pleumer* : écorcher; enlever la peau d'un animal.

passé à travers les hangars et les étables. . . Barbaro se sentait heureux de pouvoir conduire si bien la charrue.

À huit heures du matin, quand la reine sortit pour annoncer le déjeuner, Barbaro avait fini de labourer toute la terre du roi et labourait maintenant chez les voisins. . .

En apercevant le massacre des vergers, des clôtures et des bâtisses, la reine appela le roi : « Regarde-moi ce ravage ! . . . Je crois que c'est le diable que tu as engagé hier ! »

— Je commence à le croire, dit le roi tout surpris. . . Il cria à Barbaro : « Viens ici ; c'est le temps de déjeuner. . . »

Barbaro lâcha sa charrue et s'en vint, tout heureux, trouver le roi. Mais le roi commença à le semoncer : « Tu m'as causé des dommages extraordinaires : la moitié de ma couronne ne suffirait pas à les réparer. . . »

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je n'ai pas assez labouré ?

— Torvise⁷ ! Comment as-tu fait pour labourer une si grande surface en si peu de temps ?

— C'est simple, monsieur le roi. Vos chevaux ne valent rien pour labourer ; je les ai mis de côté et j'ai labouré tout seul en poussant sur la charrue !

Le roi ne poursuivit pas sa semonce ; il jugea à propos de laisser Barbaro prendre son déjeuner en paix. . .

La reine s'approcha du roi et lui parla à mi-voix : « Qu'est-ce qu'on va donc faire pour se débarrasser de Barbaro ? »

— J'ai un autre plan, répondit le roi. Tu as entendu parler de la Bête-à-sept-têtes ? Elle attire dans ses narines bêtes et gens, deux milles à la ronde. Je vais envoyer Barbaro sur la grosse montagne, dans le voisinage de la Bête-à-sept-têtes, et tu vas voir qu'elle va le tirer à elle comme une paille ; nous en serons débarrassés à tout jamais. . . »

Le roi appela Barbaro et lui proposa un autre emploi : « Demain matin, tu vas partir au petit jour pour faire un voyage. Tu vois la grosse montagne bleue à l'horizon ? »

— Oui ; mais c'est très loin ! . . .

— C'est loin, en effet ; de l'autre côté de cette montagne, tu trouveras un moulin où l'on fabrique des tapis. J'ai ici, dans mes caves, quatre-vingt-dix poches de catalogue⁸ pelotonnée. Tu porteras les poches au moulin et tu me rapporteras les tapis de catalogue.

⁷ *Torvise* : juron populaire.

⁸ *Catalogne* : bandes de vieilles étoffes destinées au tissage de couvertures ou de tapis.

Barbaro accepta d'entreprendre le voyage proposé. Dès le lendemain, au petit jour, il descendit dans la cave du château où se trouvaient les poches de catalogue; il trouva la charge un peu embarrassante... quatre-vingt-dix poches ! mais il réussit à arrimer toutes les poches sur son dos, sur sa tête et entre ses oreilles. On n'aurait pu reconnaître Barbaro: c'était un tas de poches qui marchait à travers les champs. Toutefois, le bout des deux oreilles restait encore visible...

Barbaro marcha... marcha une partie de la journée; il traversa ruisseaux et rivières, plaines et vallons... rien ne pouvait l'arrêter. Il parvint enfin à la montagne de la Bête-à-sept-têtes. En escaladant cette montagne, il s'aperçut qu'il glissait parfois vers le sommet. Ce phénomène le fit réfléchir : « Dis-moi donc quelle sorte de pays que je traverse ? J'ai déjà glissé en descendant, mais... déraper vers le haut ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Plus Barbaro avançait vers le sommet de la montagne, plus ses pieds avaient tendance à déraper.

Tout à coup, dans un repli de la montagne, il aperçut le monstre. La bête avait les pattes enfoncées dans le sol, et reniflait avec des narines larges comme des portes de hauts-fourneaux. « Ah ! ah ! cria Barbaro; c'est toi qui me tires comme ça ? Arrête un peu... »

Il prend son élan, et se rue sur la bête; d'une main, il se cramponne à une mâchoire de l'animal, et de l'autre, il lance les poches de catalogue dans les narines toutes grandes ouvertes. La bête fournissait à peine à gober les projectiles. Les quatre-vingt-dix poches défilèrent l'une après l'autre dans les sept gueules voraces. Ce repas d'un nouveau genre avait calmé la fureur du monstre. « Maintenant, cria Barbaro, viens prendre une petite marche pour bien digérer ! »

Il enserra l'une des sept têtes sous son bras et... « Holà ! suis-moi. » La bête voulut résister, mais Barbaro lui asséna trois ou quatre coups de pied qui la rendirent docile. La bête eut beau s'arc-bouter, se laisser traîner, Barbaro refit son chemin vers le château, avec sa glorieuse capture.

Quand le roi vit arriver Barbaro près du château avec la Bête-à-sept-têtes à sa remorque, il fut pris de panique: « Va-t-en, Barbaro, tu vas faire périr toute la ville ! Va-t-en, Barbaro la bête va nous faire tous périr ! Va reconduire la bête dans la montagne, Barbaro, je te donnerai une tonne d'or et une tonne d'argent... »

Barbaro, touché par l'argument de récompense, décida enfin de traîner la bête hors de la ville; avant de prendre congé du monstre, il lui servit trois ou quatre coups de pied en plein corps, et la bête continua seule sa route vers la montagne bleue.

Barbaro revint au château du roi et pensa immédiatement à réclamer sa récompense: « Sire mon roi, donnez-moi ma tonne d'or et ma tonne d'argent. »

— Ah ! oui; mais j'ai oublié de te dire où était cet or et cet argent. . . Tu trouveras tes deux tonneaux chez le diable. . .

— Chez le diable ? de demander Barbaro tout déconfit.

— Oui, chez le diable ! C'est un peu loin, mais c'est un voyage qui en vaut la peine. . .

— Où reste-t-il, le diable ?

— Ah ! je ne le sais pas moi-même. Barbaro, il faut que tu le trouves. C'est lui qui me doit une tonne d'or et une tonne d'argent; mais fais attention: il est menteur le diable ! Il va te dire qu'il ne me doit rien. Insiste; dis-lui que tu es envoyé pour réclamer l'or et l'argent qu'il doit au roi. . .

— Mais, de quel côté me diriger ?

— Du côté que tu voudras. Il faut que tu trouves le diable; et ne reviens pas ici sans l'or et l'argent; autrement tu n'auras pas un sou de moi.

Barbaro réfléchit un instant; il décida de découvrir la demeure du diable, coûte que coûte. Il se dirigea au hasard dans la campagne, à travers monts et forêts. Il marcha toute la journée, il marcha toute la nuit, il marcha toute la journée du lendemain. . . Vers le soir, il arriva à une grande savane où tout était noir, tout était sale. Il fit lever sept petits diabolins, cornus et portant une grande queue fine.

« Aie ! leur cria Barbaro; où votre père, à vous autres, demeure-t-il ? »

— Dans l'enfer !

— Arrêtez; vous allez m'y conduire. . .

— Ah ! non; vas-y tout seul. Nous ne t'y conduirons pas !

— Je vous dis, moi, que vous allez m'y conduire. . .

Il rejoint la bande des diabolins, les saisit par la queue, arrache la queue de l'un en le pleurant jusqu'aux oreilles. Il avait maintenant un beau fouet qu'il commença à utiliser adroitement. « Allez-vous me conduire chez votre père, le diable ? »

— Oui, oui ! Monte sur notre dos et tiens-toi bien ! . . .

— Mais il faut aussi que vous me rameniez, au retour, chez le roi.

— Entendu ! nous allons te mener et te ramener. . .

Barbaro, toujours armé de son fouet, monta sur le dos des diabolins et prit les airs. Les montagnes, les lacs, les chicots secs défilaient à la vitesse de l'éclair. Puis, tout à coup, la troupe des diabolins s'arrêta. . . près de l'enfer.

Barbaro cogne à la porte et ouvre. Lucifer était là, armé de sa fourche. Il parla le premier: « Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi, Barbaro ? »

— Comment ça ? Qui t'a dit mon nom ?

— Peu importe; j'ai entendu parler de toi déjà... Qu'est-ce que tu viens faire chez moi ?

— Je viens, de la part du roi, réclamer une tonne d'or et une tonne d'argent que tu lui dois.

— C'est faux ! je ne dois ni or ni argent au roi...

— Ah ! le roi me l'a bien dit que tu étais menteur et que tu me ferais cette réponse. Tu n'es qu'un démon, un diable, un trompeur, un menteur... Tu vas me remettre la tonne d'or et la tonne d'argent... et tout de suite, ça presse !

Lucifer ne se laissa pas convaincre si facilement. « Tu ne veux rien me donner ? cria Barbaro. Tu vas goûter du fouet ! »

Barbaro n'avait pas abandonné le fouet qu'il s'était fabriqué avec la queue pleine de nerfs du diablotin. Il commença à fouetter Lucifer; le fouet claquait comme des coups de fusil. Le diable faisait un bond à chaque coup et hurlait de douleur : « Arrête, arrête, Barbaro; je ne dois rien au roi, mais je vais lui donner une tonne d'or et une tonne d'argent. Prends-les et va-t-en au plus coupant⁹ ! »

— Pas tout de suite ! Penses-tu que je vais porter cette charge sur mes épaules ? Il faut que tes beaux diabolins viennent me transporter, moi et mes deux tonneaux jusqu'au château du roi... ou bien regarde mon fouet !...

Le diable craignait le fouet de Barbaro. Il donna ordre aux diabolins de construire une barouche¹⁰, de s'y atteler et d'aller conduire Barbaro et son bagage.

Pendant quelques heures, Barbaro glissa dans les airs, bien assis dans la barouche des diabolins, près de ses tonneaux précieux. Il mit enfin pied à terre à la porte du château du roi.

La reine l'aperçut la première et s'empressa de dire au roi : « Voilà encore Barbaro ! Mais qu'est-ce qu'il n'est pas capable de faire, cet animal-là ? Nous ne pourrons nous en débarrasser, tu sais ? »

— Ah ! laisse-moi faire, dit le roi; je vais le payer tout de suite et le renvoyer chez lui.

— Mais, te rappelles-tu ? Ta claque ! Tu sais, tu vas la recevoir ! Il t'a promis une claque, hein !...

— C'est vrai, répliqua le roi vivement; je ne pensais plus à sa claque ! Ah ! mais il ne frappera peut-être pas fort ?

— Prends garde ! c'est encore curieux !...

⁹ *S'en aller au plus coupant* : déguerpir; filer au plus vite.

¹⁰ *Barouche* : grosse voiture rudimentaire.

Barbaro entra chez le roi, fier des résultats de son voyage. « Sire mon roi, j'ai rapporté une tonne d'or et une tonne d'argent; c'est à moi, n'est-ce pas ?

— C'est à toi... c'est bel et bien à toi ! Maintenant, je vais te payer ton mois de service; ton mois n'est pas terminé, mais voici vingt piastres...

— C'est vrai... vingt piastres ! Et ma claque pour la balance !...

— Ah ! Barbaro, laisse donc faire...

— Non, non; moi, je suis honnête. Quand je signe un contrat, je m'en tiens scrupuleusement à tous les points du contrat. Vous m'avez donné vingt piastres, je vous en remercie; mais la claque doit servir de balance aux vingt-six piastres. Eh bien ! placez-vous devant le château, face à la mer; je vous donnerai votre claque, et ensuite je m'en irai.

Le roi était pas mal découragé: « Pensez donc ! Il est fort, le gars ! Je ne l'aurais jamais cru si fort ! »

Le roi alla se placer à la porte du château, face à une baie de douze milles de largeur.

Barbaro prit ses mesures à l'œil, pointa du doigt une petite clairière qui apparaissait sur la rive opposée. Il murmura, assez fort pour être entendu du roi : « Je vais le traverser dans la clairière, je crois bien... » Le roi commença à brailler: « Ne fesse pas trop fort, Barbaro... pas trop fort, hein ! »

— Ah, non ! une petite claque seulement; juste assez pour vous faire visiter la clairière de l'autre côté de la baie !...

La reine, pour donner confiance au roi, lui chuchota à l'oreille : « Tu n'iras pas de l'autre côté. Je vais me placer près de la mer, et quand tu passeras près de moi, je t'empoignerais et t'arrêterais sur place... »

Le roi se montra un peu rassuré par ce plan ingénieux. La reine courut se placer sur le bord de la mer, étendit les bras, prête à saisir son mari au vol.

Pendant ce temps, Barbaro s'était aplombé derrière le roi et calculait la courbe possible de son projectile... Tout à coup, il s'élança et déclencha une claque sur le fessier du roi. Voilà le roi parti au vol à quelques pieds du sol; la reine veut l'arrêter au passage... mais elle aussi, en compagnie de son mari, fait une petite envolée de douze milles. Dans la clairière... le roi et la reine !

Demeuré seul au château, Barbaro s'empressa d'atteler deux beaux chevaux sur une voiture; il chargea sa tonne d'or et sa tonne d'argent et prit la route qui conduisait chez ses parents. Le lendemain, Barbaro

arrivait chez son père et sa mère; il descendit de voiture en tenant un tonneau sous chaque bras. . .

« Bonjour, papa; bonjour, maman ! Et puis, regrettez-vous encore de m'avoir laissé partir ? »

— Ah ! pauvre enfant ! Si tu savais comme on s'est ennuyé de toi ! As-tu fait beaucoup d'argent ?

— Ouvrez ces deux tonnes-là; elles vous appartiennent; vous y trouverez de l'or et de l'argent en quantité. Quant à moi, je n'en ai pas besoin. J'irai m'en gagner d'autre. . .

Depuis ce jour-là, Barbaro est demeuré chez ses parents; mais ne m'en demandez pas trop sur sa fortune ou ses descendants. . . je n'en ai jamais rien su.

FIN

La Belle Perdrix Verte *

Mes chers enfants, il y avait autrefois un vieux et une vieille; ils avaient trois garçons et ils étaient pauvres, pauvres... les plus pauvres du pays !¹

Un bon jour, le père dit à ses garçons :

« Mes enfants, vous êtes maintenant assez âgés pour songer à votre avenir. Le temps est venu de vous choisir chacun un métier; moi, je ne puis plus vous donner un seul sou. Pensez-y bien et choisissez-vous un bon métier... ».

Le plus vieux fixa d'abord son choix :

« Moi, je crois que je vais prendre le métier de cordonnier. »

— C'est un bon métier, dit le père. Et toi, mon garçon ? en interpellant le deuxième.

— Moi, je serai ferblantier.

Le père approuva de nouveau : « C'est bon, c'est bon, ça... Vous aurez de l'ouvrage en abondance tous les deux et vous pourrez travailler toujours à l'abri, même par le mauvais temps. Et toi, Ti-Jean ? »

— Moi, je prendrai un métier à mon goût; mes deux frères ont choisi délibérément le leur, je veux, moi aussi, être libre de choisir le mien.

— Entendu ! dit le père : et qu'est-ce que tu choisiras ?

— Le métier... le métier... de chasseur.

— Hé ! espèce de fou, dit le père; je te croyais plus fin que les deux autres, mais je me suis trompé. Chasseur ! Mais c'est le plus petit métier qu'un homme puisse choisir. Ta chasse sera toujours dans le bois, tu me comprends ? Tu n'auras jamais de chasse, et tu l'apprendras à tes dépens... »

— Laissez-moi faire. Les autres ont choisi leurs métiers; c'était leur affaire. Moi, je veux être chasseur; c'est la mienne.

Le lendemain matin, les deux aînés se mirent à l'œuvre lentement; ils manquaient d'expérience, mais non de bonne volonté. Leur revenu

* Conte populaire recueilli en 1953, à New Sudbury, Ontario, de M. Aldéric Perreault (63 ans) qui l'a entendu raconter à Saint-Théodore-de-Chertsey, P.Q., vers 1908, par un vieux conteur québécois.

¹ Texte oral : « plus pauvres que ceux qui étaient plus pauvres qu'eux. »

fut assez encourageant au cours de la première journée : le cordonnier gagna cinquante sous, et le ferblantier, soixante sous.

Quant au chasseur, ses débuts furent plus difficiles. La première journée, il revint à la maison, tard dans la soirée, trempé jusqu'aux os, mort de fatigue.

« Où est ta chasse, Ti-Jean ? » demandèrent les deux autres frères.

— Vous autres, laissez-moi faire; ma chasse, elle est dans le bois.

— Sûrement, et elle va l'être souvent dans le bois, ta chasse ! Tu n'as pas voulu écouter le père, hein ? Tu as pris un beau métier de paresseux ! Quand tu crèveras de faim, tu nous écouteras peut-être...

— Laissez-moi faire, je vous dis; vous, vous faites à votre goût; moi, je fais au mien.

Le lendemain matin, les trois frères retournèrent à leurs occupations favorites : le cordonnier recommença à taper ses semelles, le ferblantier retrouva ses seaux et ses bidons. Tout marchait à souhait pour eux. Le chasseur repartit pour la chasse, le fusil sur l'épaule.

A l'orée de la forêt, il aperçoit un petit lièvre; il le poursuit avec acharnement. Dès que le lièvre s'immobilise, le chasseur tire, mais le gibier est déjà reparti dans une autre direction. « Ah ! disait le jeune chasseur; ah ! comme je voudrais tuer ce petit lièvre pour empêcher mes frères de rire de moi ! » Mais le lièvre ne devinait pas l'embarras du jeune homme... et il se sauvait.

Tout à coup, le chasseur aperçoit une belle perdrix verte, il la met en joue... « Aie, Ti-Jean, crie-t-elle, ne tire pas sur moi. »

— Comment ? Une perdrix qui parle ? Ti-Jean en demeure tout surpris.

— Moi, continue la perdrix, j'étais la plus belle princesse au monde, mais j'ai été emmorphosée² par une fée. Si tu veux, Ti-Jean, je t'appartiendrai, un jour. Ecoute; tes parents vont faire tout leur possible pour te détourner de ton métier de chasseur; si tu suis leurs conseils, jamais tu ne pourras me délivrer, ni me posséder. Pourtant je suis très riche; si tu continues à exercer ton métier de chasseur, tu vivras beaucoup plus à l'aise que tes frères...

Ti-Jean resta tout abasourdi de cette proposition... Il regarda sa montre. 5 heures ! « Hé ! Mômeuss ! je suis loin de la maison; je ne serai pas de retour avant la nuit, et mes frères vont encore rire de moi: je n'ai même pas tué un lièvre !... » Le courage vint près de manquer... mais le secret de la perdrix valait bien un petit lièvre...

² *Emmorphosée* : métamorphosée.

La nuit était tombée depuis longtemps quand Ti-Jean rejoignit ses frères revenus de l'atelier et prêts à prendre leur repos. La famille rassemblée au complet, le père commença son interrogatoire :

« Comment vont les affaires, mes enfants ? »

— Votre cordonnier a fait soixante-quinze sous, aujourd'hui.

— Tu vas bien ! Continue. Toi, ferblantier ?

— Quatre-vingt sous !

— Ah ! Tu bats le cordonnier ! Et toi, chasseur ?

— Rien ! Absolument rien ! répondit Ti-Jean d'un ton piteux.

— Comment ? Encore rien ! Mon garçon, voilà deux jours de perdus pour toi ; deux jours de pension en retard ! Vois-tu maintenant les faiblesses du métier de chasseur ? Et tu le verras encore très longtemps. . .

— Très bien ! reprend Ti-Jean ; mais si, un jour, je tuais un gibier d'une valeur de vingt-cinq ou trente piastres ? ça me vaudrait plusieurs jours de travail et de pension. . .

— Tu dis bien : Si. . . si. . . mais ce n'est pas encore arrivé, de dire le père sur un ton impatienté.

Ti-Jean mit fin à l'interrogatoire en se levant ; puis, il ajouta une dernière remarque :

« Vous avez raison, mon père ; mais, de grâce, donnez-moi ma chance ! Vous m'avez laissé libre de choisir un métier à mon goût ; j'ai pris le métier de chasseur. J'aime mon métier ; prenez patience et laissez-moi faire. »

Et Ti-Jean gagna son lit, brisé de fatigue et d'émotion, tandis que ses deux frères dormaient déjà paisiblement, réconfortés par le succès de leur journée et l'encouragement de leur père.

Le lendemain, à l'heure où les deux artisans retournaient à leur atelier, Ti-Jean se replongeait dans la forêt.

Il aperçut le même petit lièvre que la veille. Il le poursuivit, le mit plusieurs fois en joue ; le lièvre se moquait des coups de fusil. Il se laissait rejoindre, puis bondissait, réapparaissait. . . Ti-Jean s'éloignait toujours de son sentier. Tout à coup, il se trouva encore une fois en présence de la perdrix verte. Sous le choc de l'énervement, le chasseur la mit en joue. « Ne tire pas, Ti-Jean, cria la perdrix. Tu ne te rappelles donc pas ? . . . »

« C'est vrai, s'exclama Ti-Jean, tout honteux. Ah ! Belle Perdrix !

— Écoute, Ti-Jean, interrompit le gibier mystérieux ; écoute ; ce soir, il faut que tu viennes coucher dans le château hanté que tu vois là-bas. A neuf heures, tu y seras visité par sept diables : ils vont

jouer à la balle-au-camp avec toi. C'est toi naturellement qui serviras de balle; ils vont te frapper avec des bâtons, et attends-toi à être traité durement. Demain matin, tu seras en charpie, mais j'irai te trouver avant le lever du soleil, et je te remettrai dans ton état actuel; tu ne sentiras plus de mal, et surtout tu commenceras dès demain matin à te rendre compte que je suis belle princesse.

Ti-Jean passa une partie de la journée à converser avec la Perdrix Verte; il avait complètement oublié la chasse. Il ne pensait maintenant qu'à cette soirée atroce qui l'attendait au château...

Ti-Jean revint chez lui, pensif, abattu. Sa mère voulut le faire souper; il refusa, se disant trop fatigué. Elle entra alors en colère et tenta de persuader son jeune fils d'abandonner le métier de chasseur: « Tu vas abandonner ta chasse, toi. Tu es en train de te faire mourir: tu as déjà l'air d'un mort. Regarde-moi ce visage blême, ces yeux cernés... Depuis que tu es chasseur, tu ne manges plus; tu ne penses plus qu'à tes pièges et à tes collets... Et tu ne rapportes rien. Vois tes frères; ils gagnent une belle piastre par jour! »

— Laissez-les faire, mes frères; tant mieux s'ils réussissent!

— Et ce soir, tu vas te coucher de bonne heure...

— Non; ce soir, je coucherai dans le bois: j'ai des pièges à visiter. J'entrevois une bonne chasse; c'est pendant la nuit que les bêtes sortent et rôdent autour des appâts.

Et Ti-Jean quitta la maison paternelle... pour se diriger vers le château hanté que lui avait indiqué la Belle Perdrix Verte.

Il parvint un peu avant neuf heures à ce vieux château abandonné depuis longtemps. Il grimpa au quatrième étage, se renferma dans une petite chambre, au bout d'un long corridor, et barra la porte de sa chambre.

A neuf heures précises, Ti-Jean entend un vacarme d'enfer dans la cave: bruits de chaînes, fracas de portes enfoncées... le tapage approche... monte. Puis de grosses voix parviennent à ses oreilles: « Où est-il caché le grain de sel? Patience! on va le trouver tout à l'heure!... »

Ti-Jean se met à trembler de tous ses membres, s'enfouit la tête sous les couvertures pour ne rien entendre; mais il perçoit encore une exclamation: « Montez! montez! on va le trouver dans une chambre, en haut!... »

Presque au même moment, les murs tremblent, des pas lourds se rapprochent... un gros poing cogne à la porte de la chambre, et un hurlement fait frémir tout le château: « Ouvre la porte! » Ti-Jean ne répond pas; il tremble, il se bouche les oreilles, il sue à grosses gouttes... « Ouvre ta porte, ou bien on va l'enfoncer », crient plusieurs voix. Ti-Jean ne répond rien...

Brrr... ang ! ! ! ! Les gonds cèdent, la porte vole en mille miettes; sept diables apparaissent.

« Ah ! qu'est-ce qu'on va lui faire ? » demande l'un des sept.

— Comme c'est le premier soir, dit le chef, on ne le massacrera pas trop; on va organiser une partie de balle-au-camp; il n'est pas très gros, il va faire une bonne balle...

— Moi, je serai lanceur; toi, va au milieu du corridor: tu seras receveur. Toi, tu seras le frappeur. Vous autres... à droite, à gauche, en arrière... surveillez les buts. Dépêchons-nous; nous perdons du temps en parlottes inutiles; au jeu, au plus vite !

Un diable empoigne Ti-Jean par une jambe et le lance au receveur; un autre, au passage, le frappe à la tête avec son bâton. La cervelle est déjà hors du crâne; bientôt les joueurs se lancent les bras, les jambes de Ti-Jean. A coups de bâton, on fend et refend les morceaux... Un peu avant les quatre heures du matin, le corridor du château était tout souillé de sang, et les diables se lançaient des poignées de chair à pâté.

Au premier coup des quatre heures, les diables disparurent instantanément; la Belle Perdrix Verte venait d'apparaître à la fenêtre. Elle avait maintenant une tête de princesse toute blonde.

Elle ramassa soigneusement le sang, les morceaux de chair humaine; elle souffla sur cette masse informe et cria : « Ti-Jean, réveille-toi ! »

Ti-Jean ouvrit les yeux, et ne put retenir un premier cri d'admiration : « Ah ! princesse, que vous êtes belle ! Permettez que je vous embrasse ! »

— Non, Ti-Jean; tu me ferais redevenir perdrix. Attends encore deux jours; quand tu auras couché deux autres soirs dans ce château, je serai princesse tout comme autrefois. Ma tante-fée qui m'a emmorphosée en perdrix n'aura alors aucun pouvoir sur moi. Tu deviendras mon mari, si tu le veux, et tu verras comme je suis riche !

Ti-Jean, tout heureux des événements prédits, se soumit facilement aux exigences de la Belle Perdrix Verte.

« Maintenant, continua la Perdrix, tu vas retourner chez toi, mais fais attention; tes frères et ta mère vont tenter l'impossible pour t'empêcher de revenir dans la forêt. Sois discret; s'ils savaient que tu es en relation avec la Perdrix Verte, ils en seraient assez jaloux pour te tuer. Ne dis rien, mais sois assez courageux pour revenir au château, ce soir, un peu avant neuf heures.»

Les deux amis se séparèrent; le soir approchait. Ti-Jean regagna la maison paternelle, l'air fatigué comme s'il avait parcouru la forêt toute la journée.

Il a à peine les pieds dans la maison qu'il s'étend de tout son long sur le plancher pour prendre un peu de repos. Mais il lui faut bientôt affronter le feu de l'interrogatoire habituel : « Où est ta chasse, Ti-Jean ? »

— Elle est dans le bois, ma chasse ! et fichez-moi la paix ; je connais mon affaire. Et vous autres, qu'avez-vous gagné ?

— Une piastre et quart chacun. . .

— Vous allez bien, dit Ti-Jean ; tant mieux ! Moi, je n'ai encore rien rapporté, mais je suis à la veille de réussir : j'ai découvert une chaîne de lacs³ et plusieurs nouvelles coulées ; je prends de l'expérience chaque jour dans la manière de placer mes appâts. . . j'ai l'espoir de faire bientôt une chasse payante.

La mère coupa la conversation en annonçant le souper. Ti-Jean se fit un peu prier pour se mettre à table : il craignait qu'on ne veuille le rendre malade et lui faire garder la maison. Il mangea quelques bouchées de pain et de viande, tout en surveillant les moindres gestes des autres convives.

« Maintenant, dit la mère, va te coucher, Ti-Jean ; tu en as assez fait pour aujourd'hui. »

— Ah ! non ; je ne me couche pas ; il faut que je retourne au bois ; j'ai remarqué que deux de mes pièges avaient été visités par le gibier ; il faut que je. . .

— Mais vas-tu travailler jour et nuit ? interrompit la mère. Vas-tu perdre la tête à ce point-là ?

— Laissez-moi faire ; aussi longtemps que je pourrai bouger, je veux travailler ; si je me sens trop usé, je resterai ici. Mais ce soir, il faut que je retourne au métier. . .

Toute la maisonnée resta figée sur place. Ti-Jean gagna la porte et reprit le chemin du bois. Il se dirigea droit vers le château hanté. Il tremblait de peur, mais il n'osait revenir sur ses pas à la pensée que la Perdrix Verte comptait sur lui pour la délivrer. . .

Il monta encore au château ; tout était replacé, les portes brisées la veille ne laissaient voir aucune trace de coups. Ti-Jean entra dans la même chambre, barra sa porte, se coucha et ramena les couvertures par-dessus sa tête.

A neuf heures, la porte de cave du château commence à grincer ; les bruits de chaînes et de voix parviennent à la chambre de Ti-Jean. Puis, ce sont les fracas de portes, de meubles et de vitres. De temps en temps Ti-Jean distingue l'appel désespérant : « Où est-il ce soir,

³ *Chaîne de lacs* : série de plusieurs lacs reliés entre eux par rivières ou ruisseaux.

le grain de sel ? » Le lit tremblait à chaque appel. Ti-Jean avait beau se boucher les oreilles, il entendait clairement des voix à l'étage inférieur : « Ce soir, le jeu sera un peu plus dur ; nous allons encore jouer à la balle-au-camp, mais avec des épées au lieu de bâtons. Nous allons faire de la saucisse ! . . . »

Déjà l'escalier geignait sous le poids des sept diables qui montaient en hurlant : « Ouvre la porte, Ti-Jean. » Pas de réponse. . . Ti-Jean était gelé par la peur. « Ouvre la porte, ou bien on défonce ! » Pas de réponse. . .

Bdd. . .ddd. . .rrang ! . . . La porte s'éventre et vient s'écraser sur le lit.

Un diable robuste tire Ti-Jean par une jambe et le lance au voisin. Un coup d'épée coupe le jeune homme en deux. Les deux morceaux rejoignent d'autres joueurs et subissent le même sort. Bientôt les diables ne fournissent plus à lancer les morceaux de bras et de jambes du malheureux Ti-Jean. Le jeu se poursuit jusqu'au matin. Il n'était plus question de Ti-Jean, mais d'une bouillie de sang et de chair éparpillée sur les murs et le plancher.

A quatre heures, tous les diables disparaissent ; la Belle Perdrix Verte vient de se jucher sur la tablette de la fenêtre.

Il ne lui restait de perdrix que les cuisses et les pattes ; le reste était d'une princesse ravissante.

Elle recueillit les morceaux de chair de Ti-Jean, le sang sur les murs et le parquet ou les meubles, souffla sur cette masse gluante et cria : « Ti-Jean, réveille-toi ! » Ti-Jean commença à remuer et à s'étirer. . . « Pauvre Ti-Jean, tu te sens brisé, hein ? » Oui. . . brisé. . .

— Ah ! ce n'est rien, Ti-Jean ; dans vingt minutes, tu ne sentiras plus aucun malaise.

Revenu à la vie et à la santé, Ti-Jean ne peut s'empêcher de s'écrier : « Ah ! princesse, que vous êtes jolie ! »

— Tu l'as dit, Ti-Jean ; je suis la plus jolie princesse de l'univers, et la plus riche de toutes les princesses.

La Belle Perdrix Verte renouvela à Ti-Jean ses conseils de prudence et de discrétion avec les membres de sa famille ; autrement, il risquait de se faire trahir.

Ti-Jean hésita à retourner chez lui : il craignait les pièges. Mais la nécessité de manger l'obligea à regagner la maison. La réception que sa mère lui fit n'annonçait rien de bon : « D'où viens-tu ? Tu as l'air d'un mort ! »

— Je le sais, répondit Ti-Jean avec indifférence.

— Tu me sembles très fatigué !

— Oui, mais ça s'endure; j'ai dormi une couple d'heures aujourd'hui; ce petit somme m'a remis. . .

— Mon gars, tu vas dormir ce soir; c'est moi qui te le dis. Tu vas rester à la maison et tu vas te coucher !

— Non, non; répondit Ti-Jean d'un ton agressif; j'ai trouvé une patte de loutre dans un piège, ce matin; si j'étais arrivé à temps, j'aurais pu la tuer et avoir un beau trente piastres. C'est le secret de la chasse: il faut s'en occuper pour faire de l'argent. . .

— Eh bien ! tu n'iras pas à la chasse, ce soir.

— Maman, j'irai à la chasse ce soir comme d'habitude !

La mère ne répondit pas. Ti-Jean pensait bien moins à la chasse qu'à cette dernière soirée qu'il devait passer au château.

A neuf heures, Ti-Jean était déjà rendu au château hanté, enfermé dans sa chambre. Il entend les sept diables arriver et discuter à haute voix :

« Inutile de le chercher, ce soir; il est toujours dans la même chambre. . . »

— Qu'est-ce qu'on va lui faire, ce soir ? demande l'un.

— Nous avons des épées, des sabres, des poignards : nous devrions pouvoir le mettre en charpie sans trop de peine !

— C'est ça, hurle une voix rauque; on ne le tue pas assez : vous voyez, il est encore rendu ici ce soir !

— Ah ! il faudrait l'enfiler dans les épées et les sabres, le débiter et faire passer les morceaux dans le tordeur ⁴.

Déjà la bande des diables arrivait à la chambre de Ti-Jean. . . « Ouvre la porte, Ti-Jean ! » Ti-Jean ne souffle mot. — « Ouvre la porte ! » Rien. . .

Brrr. . . rrrang ! . . . La porte cède. Ti-Jean est tiré hors du lit, lancé au milieu de la pièce. Les diables jouent du sabre et de l'épée, dépecent le pauvre Ti-Jean, s'acharnent à pulvériser les moindres morceaux qui résistent au fer. Toute la nuit, les sept diables mettent leur art et leur adresse au service de cette boucherie infernale. . .

A quatre heures du matin, les diables abandonnent la besogne : la Belle Perdrix Verte venait d'apparaître, démorphosée ⁵, sous les traits d'une princesse éblouissante de beauté.

⁴ *Tordeur* : appareil composé de deux rouleaux cylindriques de caoutchouc destinés à essorer les morceaux de linge fraîchement lavés.

⁵ *Démorphosée* : revenue à sa forme primitive (Contraire de « emmorphosée »).

Elle souffle sur les lambeaux de chair qui restaient de Ti-Jean et prononce la formule habituelle : « Ti-Jean, réveille-toi ! » Ti-Jean reprend vie ; il oublie ses souffrances en contemplant la belle princesse, déguisée autrefois sous la forme de la Perdrix Verte. La bague qu'elle portait au doigt lançait des feux aveuglants. Ti-Jean ne put se contenir devant tant de splendeurs ravissantes ; il s'écria : « Belle princesse, je vous embrasse ! »

— Je te le permets volontiers ; tu l'as mérité, toi qui m'as libérée du pouvoir de ma tante-fée.

Le bonheur de Ti-Jean fut sensiblement assombri par le discours de sa princesse :

« Tu vois, Ti-Jean, le chemin tortueux, là-bas ? Demain matin, à quatre heures précises, je passerai par ce chemin, dans un carrosse de cristal tiré par quatre petites souris grises ; cet attelage filera comme le vent ; il ne pourra s'arrêter plus de dix secondes. Sois près de la route, demain matin, un peu avant l'heure indiquée de peur de ne plus me revoir : je m'en vais de l'autre côté des mers. Ce soir, fais attention d'être trahi ; sois sur tes gardes, Ti-Jean. Je sais moi, ce qui va t'arriver... Je ne puis t'en dire davantage. Sois prudent... »

Je te laisse mon mouchoir, en souvenir de moi ; mes initiales sont brodées dans un coin. Porte-le sur toi et prends garde de le montrer à qui que ce soit de ta famille. Ce soir, tes parents et tes frères vont tout tenter pour te trahir ou te décourager. Fais bien attention à mes recommandations ; surtout n'oublie pas de revenir à la route demain matin pour quatre heures. Maintenant va te reposer... »

Ti-Jean reprit le chemin de la maison, la tête basse, cherchant le moyen d'échapper aux pièges possibles que lui tendraient les siens. Il se voyait déjà devant ses frères, obligé de déclarer qu'il ne rapportait aucun gibier. Et s'il fallait qu'il ne puisse se trouver au rendez-vous de la princesse ? ...

Il a à peine ouvert la porte de la maison que les questions habituelles se croisent :

« Où est ta chasse, Ti-Jean ? »

— Ma chasse, elle est dans le bois !

— Et elle va y être longtemps, de remarquer l'un des frères.

— Ça ne vous regarde pas, répond toujours Ti-Jean.

— Mais tu vas bientôt crever de faim, si tu continues ce jeu-là ? Penses-tu que le père va te nourrir longtemps à crédit ? Tu as déjà huit jours de pension d'arrérage. Nous deux, aujourd'hui, nous avons gagné chacun une piastre et demie ; c'est de l'argent ; penses-y !

— Tant mieux pour vous autres ! Laissez-moi arranger mes affaires moi-même... »

Ti-Jean avait répété machinalement ses anciens arguments : il n'avait pas le cœur à la discussion, ce soir-là. Il pensait constamment à sa belle princesse qu'il lui fallait rejoindre le lendemain matin, à quatre heures, à plusieurs milles dans la forêt.

« Ce soir, dit la mère, tu vas rester ici et tu vas dormir; tu m'entends ? »

— Oui, maman; je vais faire un somme. Mais à trois heures, il faut que j'aïlle visiter mes pièges. C'est vers cette heure-là que les bêtes rôdent autour des appâts. Quand je serai sur place, je pourrai en tuer...

— Tu n'iras pas, te dis-je, répliqua la mère.

— Moi, j'ai décidé d'y aller...

La table était prête. La mère avait versé une dose de chloroforme ou quelque chose de semblable dans la tasse de thé de Ti-Jean pour le forcer à dormir.

Ti-Jean était sur ses gardes : il avait peur que la nourriture ne fût empoisonnée. Il mangea quelques bouchées de pain, puis fit mine de quitter la table. « Prends ta tasse de thé chaud; ça va te faire du bien » s'empressa de dire la mère.

Ti-Jean avala son thé sans soupçonner qu'il contenait la cause de bien des malheurs. Il se jeta dans un coin et s'endormit aussitôt...

Le lendemain matin, à trois heures, Ti-Jean essaie de se lever rapidement comme d'habitude; mais il se sent la tête lourde, les yeux appesantis. Il se traîne sur le plancher, en se frottant les yeux, parvient à se dresser sur ses jambes, et gagne la porte dans l'espoir que l'air matinal le ravigoterait. Mais même sur la route de la forêt, il se sent lourd, il chambranle comme un homme en fête⁶. Il avance à coups de volonté; seul le souvenir de la belle princesse qu'il allait revoir l'empêchait de défaillir. Clopin-clopant, Ti-Jean parvint enfin à l'endroit du rendez-vous; il était quatre heures moins un quart. Il restait donc quinze minutes avant l'arrivée de la princesse; Ti-Jean se sentait déjà heureux de n'être pas en retard. Mais le lutte contre le sommeil devint terrible. Las de tituber et de se frotter la figure, Ti-Jean s'assit sur une roche pour se reposer les jambes. Bientôt il commença à cogner des clous, à rêver; puis il essaya de se lever, mais ses jambes n'obéissaient plus, ses bras se plièrent d'eux-mêmes sous la tête... il s'endormit.

Quelques minutes plus tard, un nuage de poussière tourbillonnait au détour de la route. Quatre souris grises tiraient un carrosse de cristal monté par la belle princesse et sa mère. Arrivé près de Ti-Jean, le carrosse s'immobilisa. La princesse reconnut son sauveteur, mais s'aperçut vite que son sommeil n'était pas naturel.

⁶ *En fête* : ivre.

« Maman, cria la princesse, regardez; c'est mon Ti-Jean. C'est lui qui m'a secourue quand j'étais Perdrix Verte; c'est lui qui m'a délivrée. Je lui avais promis de l'épouser, mais il a été trahi : voyez-le dormir. . . »

La princesse s'était précipitée aux côtés de Ti-Jean et le secourait en tous sens. « Lève-toi, Ti-Jean, réveille-toi ! Monte dans le carrosse avec nous; le temps presse ! Ti-Jean, je m'en vais de l'autre côté des mers; viens avec moi. . . » Paroles inutiles ! Ti-Jean ronflait comme une bûche dans le poêle. Le temps de l'entrevue allait expirer. Impuissante à réveiller son amant et à le traîner dans le carrosse, la belle princesse tira de son doigt l'anneau d'or qui portait gravées les initiales de son nom et le coula dans le doigt de Ti-Jean. Une seconde plus tard, la princesse remontait en carrosse et filait dans les airs, tirée par ses quatre petites souris grises.

Au moment où l'attelage merveilleux soulevait le premier tourbillon de poussière, Ti-Jean se réveillait en sursaut. Mais seul un dernier nuage jaunâtre à l'horizon lui indiqua que la Belle Perdrix Verte s'était envolée pour toujours. Ti-Jean eut beau crier, pleurer, supplier, la princesse continua sa route au-dessus des nuages de poussière.

Ti-Jean se rendit compte qu'il avait été trahi; il se reprochait maintenant d'avoir bu cette tasse de thé traîtresse. La Belle Perdrix Verte l'avait pourtant averti d'être prudent ! . . . Ti-Jean s'en prenait à lui-même, il s'en prenait aux siens qui avaient comploté son malheur. La colère le décida à quitter sa famille et à tenter l'impossible pour retrouver la Belle Perdrix Verte. « Je vais marcher. . . oui, je vais marcher aussi longtemps qu'il me restera un bout de jambes long comme le doigt. Il me faut à tout prix rejoindre la Belle Perdrix Verte que j'ai délivrée de l'emprise de la fée. . . »

Ti-Jean part dans la direction des tourbillons de poussière. Il marche. . . marche. . . marche toute la journée. Au soleil couchant, il aperçoit une petite cabane délabrée au sommet d'un coteau. Le voyageur s'approche de ce vieux chalet, entre dans la cour. . . Mais que voit-il sortir ? Un géant monstrueux. . . qui l'apostrophe de sa voix de tonnerre : « Ah ! qu'est-ce que tu fais ici, petit grain de sel ? Ignorés-tu donc que je puis t'avaler tout rond comme un ver de terre ? »

— Ne faites pas ça, monsieur le géant, ne m'avalez pas ! Je suis déjà assez malheureux; n'augmentez pas ma peine. . .

— Ah ! Tu cherches la Belle Perdrix Verte, je suppose ?

— Oui, monsieur le géant; je la cherche. . . je l'ai délivrée. . . je. . .

— Tu es chanceux de vouloir rejoindre la Belle Perdrix Verte; autrement je t'aurais dévoré avant même que tu ne mettes le pied dans ma cour.

Eh bien ! petit bout d'homme, ta belle princesse est passée ici ce matin; elle s'en allait de l'autre côté des mers. Elle m'a raconté qu'elle t'avait abandonné sur la route. . . Mais, pourquoi dormais-tu ?

— Monsieur le géant, ce n'était pas de ma faute : j'ai été trompé.

— C'est malheureux, Ti-Jean, mais je ne puis rien faire pour toi. La seule chose que tu as à faire, c'est de te rendre voir mon frère, le géant-à-deux-têtes. Il est deux fois plus fort et deux fois plus coléreux que moi; il n'est presque pas approchable. Mais n'aie pas peur; je vais te rendre la tâche un peu plus facile vu que tu es digne de rejoindre la Belle Perdrix Verte, la plus belle princesse au monde. Je vais te faire un écriteau qui te permettra d'aborder mon frère sans trop de danger.

— Ah ! monsieur le géant, si vous êtes assez bon de me rendre ce service, je vous promets de ne jamais l'oublier. . .

— Va me chercher la grande pancarte de carton que tu vois là-bas.

Ti-Jean apporta le carton indiqué; le géant prit son grand crayon noir et écrivit son message en grosses lettres pâteuses : « Laisse passer Ti-Jean sans lui faire de mal, et donne-lui les renseignements qui lui seront utiles. » Il signa : Ton frère, le géant-à-une-tête. . .

« Maintenant, dit le géant, prends une perche d'au moins huit pieds de longueur; attaches-y ton carton, et quand tu verras la cabane de mon frère, avance lentement en te cachant derrière la pancarte. Si mon frère peut lire le message avant de t'apercevoir, tu es sauvé : il te laissera approcher. Mais s'il te voit avant de lire la pancarte, il va t'avalier tout rond. Pars tout de suite; mon frère demeure à un mille d'ici; n'oublie pas mes instructions et mes conseils de prudence. . . »

Ti-Jean prend la pancarte attachée à la perche et part lentement. Au bas d'un côteau, il aperçoit une fumée qui sort d'un toit. Ti-Jean s'écrase sur ses talons, s'abrite derrière le carton et avance à petits pas. Bientôt il entend des hurlements et des blasphèmes; il tremble de peur, mais il avance. Il saisit des bribes de discours : « Ah ! petit ver de terre; je me sentirais l'appétit de te manger tout rond ! Tu as de la chance que mon frère intercède pour toi ! »

— Ne me mangez pas, monsieur le géant, dit péniblement Ti-Jean; je suis déjà assez misérable. . .

— Approche ! maintenant il n'y a plus de danger; je sais ce qui t'amène. Tu cherches la Belle Perdrix Verte ? Elle est passée par ici ce matin. Si tu savais quel chagrin elle avait de n'avoir pu te faire monter dans son carrosse ! Tu as été trahi, hein ?

— Oui, dit Ti-Jean, on m'a trompé. . .

— Ecoute; la Belle Perdrix Verte ne m'a pas dit où elle allait, mais le carrosse filait comme le vent dans la direction de la mer. Elle doit être rendue très loin.

— Mon frère à-trois-têtes demeure sur le bord de la mer ; il doit savoir où est allée ta princesse. Je vais te donner un message pour te permettre d'aborder mon frère : il est trois fois plus mauvais que moi. Il peut t'avalier dans un rayon de cinq arpents.

— Eh ! Môseuss ! je prends un gros risque !

— Peut-être ; mais rappelle-toi que la Perdrix Verte est la plus riche et la plus belle femme du monde. Sa tante, qui est fée, l'a emmorphosée en Perdrix Verte parce qu'elle était jalouse de sa beauté. Ta princesse a refusé d'épouser un prince qu'elle n'aimait pas ; pour la punir, sa tante l'a emmorphosée. C'est ce qui rend ta tâche difficile. Mais ne te décourage pas ; tu la retrouveras ta belle princesse.

Je vais te donner un message signé de ma main ; ça t'aidera à aborder mon frère. Tu sais qu'il est roi des oiseaux ? S'il ne sait pas où demeure ta princesse, ses oiseaux doivent le savoir, et les oiseaux doivent obéir à leur roi. . .

Le géant prend un carré de carton de huit pieds de côté, prépare une perche de vingt pieds de longueur, et trace son message en grosses lettres : « Ti-Jean cherche la Belle Perdrix Verte ; il a été trahi après l'avoir délivrée. Aie pitié de lui. Ne lui fais aucun mal et donne-lui tous les renseignements possibles. » Puis il signe : Ton frère, le géant-à-deux-têtes. . .

« Maintenant, dit le géant, tu vas tenir la perche bien haut ; avance lentement en te cachant derrière la pancarte. Dès que tu entendas mon frère crier et tempêter, arrête-toi, laisse-le se fatiguer. Si tu avances trop vite, il peut t'avalier avec la pancarte. Sois prudent et tu réussiras. . . »

Ti-Jean se met en route en arborant la pancarte au bout de la longue perche. Il traverse vallées et montagnes en tendant attentivement l'oreille. Tout à coup, il entend des cris et des bruits sourds ; la terre en tremble. Ti-Jean croit que la fin du monde est arrivée. Il s'arrête, caché derrière sa pancarte, et attend que la colère du géant se calme.

Après une demi-heure de colère et de tapage, le géant-à-trois-têtes crie à Ti-Jean : « Tu peux approcher à présent ; mes frères t'ont laissé passer parce que tu cherches la Perdrix Verte ; n'aie pas peur, approche ! »

Ti-Jean bégaié quelques paroles : « Monsieur le géant, avez-vous vu passer ma princesse, la Belle Perdrix Verte ? »

— Non, je ne l'ai pas vue, mais il se peut que mes oiseaux l'aient vue. Quant à moi, je n'ai jamais vu cette belle princesse, quoique j'en aie souvent entendu parler. . . Je vais appeler mes oiseaux ; avant cinq minutes, nous aurons des nouvelles de ta Belle Perdrix Verte. Tu sais peut-être que je suis mauvais, et mes oiseaux me connaissent. Ils se rassemblent tous ici au premier signal de mon sifflet.

Le géant-à-trois-têtes commence à faire hurler son sifflet. A l'instant même, le firmament se noircit d'oiseaux de toutes couleurs, de toutes grosseurs. Bientôt ils arrivent par milliers de milliers près du géant. Ce dernier multiplie ses questions : « Avez-vous vu la Belle Perdrix Verte ? — Non ! — Toi, tu n'as pas vu la Belle Perdrix Verte quelques part ? — Non ! » Le géant fait le tour des groupes d'oiseaux, questionne à droite et à gauche... Toujours la même réponse : Non !

Le roi des oiseaux commence à s'inquiéter. Se pourrait-il par hasard que tous ses sujets ne se soient pas rendus à son appel ? Il soumet ses doutes aux oiseaux présents. L'un d'eux lui dit : « Il en manque un ; il manque encore le gros aigle... » — « Ah ! le gros aigle n'est pas arrivé ; il va venir !... » Il prend son sifflet et en tire trois ou quatre sons stridents. Après quelques secondes, on aperçut un point noir à l'horizon au-dessus de la mer ; puis, de grandes ailes qui battaient l'air désespérément. Deux minutes plus tard, l'aigle venait s'écraser avec fracas aux pieds du géant-à-trois-têtes.

« Tu n'es pas capable d'obéir, toi, quand je t'appelle ? » hurle le géant.

— Ah ! mon roi, répond l'aigle tout essoufflé ; quand vous avez sifflé la première fois, j'étais de l'autre côté de la mer à causer avec la Belle Perdrix Verte. Elle me racontait sa peine d'avoir été obligée d'abandonner son Ti-Jean de ce côté-ci. Maintenant elle se voit forcée d'épouser le Prince Galeux, le prince le plus dégoûtant du monde. Si elle refuse de l'épouser, elle va être encore emmorphosée en perdrix et condamnée à vivre dans la forêt toute sa vie. Pourtant, elle est redevenue princesse grâce à Ti-Jean. Elle se désole dans le château, elle pleure l'absence de Ti-Jean, elle ne veut plus manger... »

— Ah ! si c'est là la raison de ton retard, je vais te pardonner cette fois-ci.

— Elle m'a dit, continue l'aigle, qu'elle devait se marier dans quatre jours ou redevenir Perdrix Verte.

Ti-Jean était découragé de ce récit : sa princesse pleurait son absence ; sa princesse était forcée d'épouser le Prince Galeux... et dans quatre jours ! Comment la rejoindre ? Pas un bateau ne pouvait franchir la mer en un temps si bref !...

Le géant, ému de la situation de Ti-Jean, lui dit : « Ecoute ; comme tu me sembles un bon jeune homme, et que tu t'es donné beaucoup de misère pour sauver la Belle Perdrix Verte, je vais te donner un conseil utile : demande à l'aigle qui vient d'arriver de te transporter de l'autre côté des mers ; il est le seul à pouvoir te déposer là-bas en moins de quatre jours. »

Ti-Jean s'adressa au gros aigle et lui demanda timidement s'il pouvait le transporter au pays de la Belle Perdrix Verte le plus tôt possible. L'aigle prétextait d'abord de sa fatigue et du manque de temps

pour se reposer. . . « Si j'avais trois jours de repos, je te ferais monter entre mes deux ailes et je te transporterai sans danger de l'autre côté des mers. Mais, kâline ⁷ ! tu m'as vu; j'ai pu à peine me rendre ici et je suis tombé à demi mort près du roi.»

— Il faut que tu essaies de me transporter; tu es le seul capable de me rendre ce service. Tu le sais; le temps presse : le sort de la Belle Perdrix Verte est en jeu ! . . .

— Eh bien ! Soit ! j'essaierai, dit l'aigle, mais je t'avertis qu'il va te falloir me procurer des provisions. Je suis un gros mangeur comme tous les aigles d'ailleurs. Tu vas te trouver plusieurs quartiers de bœuf, tu les fixeras sur mon dos; tu te cramponneras dans la plume, entre mes deux ailes, et quand je crierai « Hap ! » ce sera signe que j'ai faim; tu me donneras un quartier de bœuf. Tu sais que dans les airs, il m'est impossible d'arrêter; notre route est au-dessus de l'océan. Si la fatigue me forçait à arrêter, nous serions perdus tous les deux. Par mesure de prudence, je prendrai de l'altitude le plus possible dès le début de l'envol, de sorte que si la fatigue me force à arrêter le mouvement de mes ailes, nous puissions planer en descendant et atteindre ainsi l'autre rive sans danger. . . »

Ti-Jean demanda au géant s'il était possible d'acheter du bœuf dans les environs; il apprit qu'un boucher demeurait à deux ou trois milles de là. Ti-Jean alla voir le boucher, acheta seize quartiers de bœuf. Il constata que la charge serait lourde pour le pauvre aigle, mais il lui fallait une nourriture abondante pour un si long voyage. . .

De retour près de la mer avec sa provision de bœuf, Ti-Jean exposa ses craintes à son ami l'aigle :

« Comment vas-tu faire pour me porter en plus de cette charge énorme ? »

A la vue de la viande fraîche, l'aigle sentit renaître ses forces et son courage :

« N'aie aucune crainte; je me casserai les ailes s'il le faut ! Fais vite, nous partirons bientôt. Tu vas voir que je vais grimper plus haut et plus rapidement que tu ne le penses ! . . . »

Ti-Jean fit manger son aigle pendant qu'il s'empressait d'empiler les quartiers de bœuf entre les ailes, tout en se réservant une bonne place pour s'asseoir.

Dès que les provisions furent arrimées, le géant s'approcha et dit à l'aigle :

« Je t'ordonne de conduire Ti-Jean jusqu'au château de la princesse, ou bien malheur à toi ! Je réglerai tes comptes à ton retour ! . . . »

— Mais si les forces me manquent en route, protesta l'aigle ?

⁷ *Kâline* : juron populaire.

— Les forces... les forces... Si les forces te font défaut, tu fais mieux de mourir là-bas que de mourir de ma propre main ici. Il te faut, coûte que coûte, conduire Ti-Jean près de sa princesse, et aujourd'hui même...

Ti-Jean fait boire son aigle, jette un dernier coup d'œil sur le bagage, prend place sur le dos de l'oiseau, s'agrippe aux plus grosses plumes, et... l'aigle s'élanç !

Il est impossible, mes chers enfants, de vous imaginer la rapidité avec laquelle l'aigle dévore l'espace. Il monte... monte... monte. Après quelques minutes, il a atteint plusieurs mille pieds d'altitude. Ti-Jean se tient bon malgré le sifflement de l'air. Tout va à merveille : l'aigle semble tout à fait à l'aise.

Au bout de quatre ou cinq heures de vol, l'aigle crie « Hap ! ».

Ti-Jean comprend le signal de la faim; il dégage un quartier de bœuf et le lance dans le bec de l'oiseau. Celui-ci l'avale tout rond. Après deux ou trois centaines de milles, un nouveau « Hap ! » retentit. Ti-Jean donne un autre quartier de bœuf. Mais plus le voyage se prolonge, plus les « Hap » sont fréquents. Quand Ti-Jean s'aperçoit que le bœuf diminue trop rapidement, il commence à diviser les quartiers en morceaux. Bientôt il ne reste plus qu'un quartier en réserve. Ti-Jean ne voyait pas encore la terre à l'horizon. « Hap ! Hap !... » le dernier morceau disparaît... La terre n'est pas encore visible à l'horizon. « Hap ! »... Ti-Jean crie : « Il n'en reste plus. » « J'ai faim », hurle l'aigle. Ti-Jean prend son couteau, se taille une grosse tranche de chair sur une cuisse et glisse le morceau saignant dans le bec de l'aigle. Quelques milles plus loin, « Hap ! »... Ti-Jean entaille l'autre cuisse et calme la faim de son oiseau. « Hap ! »

— « Hap !... si tu veux; je n'ai plus rien à te donner », crie rageusement Ti-Jean.

Ti-Jean constate bientôt que l'aigle perd de la vitesse et de l'altitude. Mais tout à coup, il aperçoit une barre bleue à l'horizon... « Bon-guienne ! La terre approche ! — « Hap ! » crie l'aigle.

— « Crie si tu veux; te t'ai dit que je n'avais plus rien... »

L'oiseau perdait de l'altitude... « Ça y est ! pensa Ti-Jean; la mort s'en vient ! La mer semblait monter... monter; la crête des vagues se dessinait assez nettement. Tout à coup, Flaw ! L'aigle s'affaisse à une centaine de pieds du rivage. Ti-Jean se débat dans un bouillonnement blanchâtre; l'aigle tournoie sur lui-même, donne quelques coups d'ailes... une vague le porte sur la place au moment où Ti-Jean était, lui aussi, projeté sur le sable.

L'aigle s'étendit de tout son long sur la plage, fatigué qu'il était de son exploit. Ti-Jean, après un coup d'œil rapide sur la contrée environnante, découvrit un château, la demeure de la Belle Perdrix Verte, sans doute... Il voulut se diriger sur-le-champ vers l'immense

édifice, mais l'aigle l'arrêta pour lui communiquer des instructions importantes :

« La Belle Perdrix Verte m'a dit de te renseigner, si jamais je pouvais te rejoindre... Tu vas te présenter au château et tu vas demander une entrevue avec le roi. Offre-toi comme cuisinier : sa fille va se marier dans deux jours, il doit avoir besoin d'un bon cuisinier pour préparer la noce. Il va te répondre que les meilleurs cuisiniers du monde sont réunis au château pour la noce et qu'il est impossible de louer tes services. Offre-toi seul pour remplacer les autres cuisiniers, et affirme que tu feras une meilleure cuisine que tous les autres ensemble. On va t'accepter à cette condition; et tu ne les décevras pas, puisque tu auras le don de faire les meilleurs mets qu'ils n'ont jamais mangés.

Dès que tu seras en service à la cuisine, fais des tartes, et dépose la bague de la princesse au milieu de l'une d'elles. Aussitôt, la princesse, attirée par l'arôme de ta pâtisserie, va demander une pointe de tarte. Ne sépare aucune tarte pour elle; donne à la servante la tarte toute entière, celle qui contient la bague, et montre-toi indépendant. Fais dire à la princesse de séparer la tarte elle-même. Et n'oublie pas de porter le mouchoir de la princesse à ton cou, en ayant soin de laisser pendre en arrière le coin qui contient les initiales de la Belle Perdrix Verte.»

Ti-Jean remercia l'aigle et exécuta point par point les instructions de l'oiseau. Le roi se fit d'abord prier pour prendre Ti-Jean à son service; puis il l'accepta en apprenant qu'il pouvait remplacer tous les autres cuisiniers. Ti-Jean prit la direction de la cuisine; tout le château n'eut que des louanges pour le nouveau cuisinier. Ti-Jean n'avait pas manqué de nouer son mouchoir à son cou et d'étaler les initiales de la princesse.

Celle-ci logeait dans une chambre au-dessus de la cuisine. Ti-Jean pouvait entendre les sanglots et les discours de la princesse que sa mère essayait de consoler. La Belle Perdrix Verte ne cessait de déplorer l'obligation où elle se trouvait d'épouser le Prince Galeux, regrettait son Ti-Jean, rappelait les souffrances qu'il avait endurées dans le château hanté pour la délivrer. Elle maudissait la fée, sa tante, qui l'obligeait à épouser son neveu le Prince Galeux. De temps en temps, la princesse jetait un coup d'œil dans la cuisine par le trou du tuyau⁸. Bientôt, elle appela sa mère et lui fit part d'une découverte surprenante :

« Vous rappelez-vous que j'ai laissé mon mouchoir à Ti-Jean au moment de notre séparation ? Voyez mon mouchoir dans le cou du cuisinier ! Ce sont mes initiales, c'est mon mouchoir... »

⁸ *Trou du tuyau* : trou pratiqué dans le plafond d'une chambre pour faire passer le tuyau du poêle. Pour prévenir les incendies, on agrandissait le trou du plafond de façon que le tuyau, même rougi par la chaleur, ne puisse enflammer la boiserie. Par ce trou qui entourait le tuyau, on pouvait avoir un certain rayon de vision dans la pièce inférieure.

— On dirait bien que c'est ton mouchoir. . .

— Il n'y a pas de « on dirait », c'est lui. Mais comment se fait-il que ce cuisinier porte mon mouchoir ? Ti-Jean est au-delà des mers ; j'ai causé avec l'aigle, il y a trois jours à peine. . . il est impossible qu'un bateau ait pu ramener Ti-Jean dans un temps si bref ! Maman, allez demander le nom du nouveau cuisinier. . .

Pour consoler sa fille, la reine alla voir le cuisinier et lui demanda son nom. Ti-Jean se montra ferme et hautain :

« Je ne dis pas mon nom ! »

— Et d'où venez-vous ?

— Je viens de l'autre côté des mers, madame.

— Et votre nom ?

— Mon nom, je ne le dirai pas. Je suis cuisinier ici ; si je ne remplis pas bien mon emploi, qu'on me le dise, je vais m'en aller. Quant à mon nom, vous ne le saurez pas. . .

La reine quitta la cuisine, un peu froissée par l'allure indépendante du cuisinier, et rapporta à sa fille ces réponses choquantes.

« Mais, maman, dit la princesse ; si c'était lui ? »

— C'est impossible, ma fille ; il n'a pas d'ailes pour traverser la mer si rapidement. Sors-toi cette idée-là de la tête, hein !

— Maman, oh ! que ça sent bon à la cuisine ! Voudriez-vous aller demander une pointe de tarte au cuisinier pour moi ? Je sens l'appétit me revenir tout à coup.

La reine descendit à la cuisine et transmit la demande de sa fille au cuisinier.— « Une pointe de tarte ? Prenez la tarte entière ; voici un couteau, et dites à votre fille de la séparer elle-même. Je suis ici pour faire la cuisine et non pour séparer les pâtisseries. Elle connaît ce qu'elle peut manger, votre fille ? Qu'elle se serve elle-même. . . »

La reine prit la tarte et l'apporta à sa fille en lui faisant remarquer la raideur du cuisinier. La princesse accepta de diviser la tarte, mais dès le premier coup de couteau, elle s'écria :

« Il y a quelque chose d'anormal dans cette tarte ; un morceau de métal ? » Elle tâta, regarda. . . Puis : « Maman ! ma bague ! Regardez-là ! Mon nom est gravé à l'intérieur. C'est bien la mienne. Vous vous souvenez, lors de notre séparation, j'ai glissé ma bague dans le doigt de Ti-Jean ? Maman, c'est lui ! Même si quelqu'un la lui a volée, c'est impossible qu'il l'ait déposée involontairement dans cette pâtisserie. Je vous le dis que c'est lui ! Dites-lui que je veux le voir tout de suite.

La mère redescendit à la cuisine et transmit l'ordre de sa fille au cuisinier. « Si la Belle Perdrix Verte veut me voir; répondit le cuisinier, qu'elle vienne ici. J'ai autre chose à faire en ce moment, et dites-lui que j'ai fait ma part. . . »

La princesse descendit à son tour à la cuisine. . . « Ti-Jean ! » s'écria-t-elle. Le roi et la reine accoururent, surpris de voir leur fille folle de joie. La princesse récapitula les preuves de l'identité de Ti-Jean; celui-ci confirma ces preuves en racontant son histoire. . . La princesse accepta de se marier le lendemain matin, mais avec Ti-Jean non avec le Prince Galeux.

Le lendemain, noces au château ! Il paraît que les mariés étaient ravissants dans leur toilette princière; mais je ne puis vous en dire davantage; je n'ai pas assisté à la noce : on a oublié de m'y inviter.

FIN

Sommaire

	PAGES
PRÉFACE	5
AVANT-PROPOS	7
Ti-Jean-joueur-de-tours	9
Barbaro-les-Grandes-Oreilles	25
La Belle Perdrix Verte	41

COLLECTION

Documents historiques

- N° 1 : La Société Historique du Nouvel-Ontario.
N° 2 : Aperçu sur les origines de Sudbury.
N° 3 : Faune et mines régionales.
N° 4 : Chelmsford, Coniston, Chapleau.
N° 5 : Familles pionnières.
N° 6 : Fondateurs du diocèse du Sault-Sainte-Marie.
N° 7 : Flore régionale et industrie forestière.
N° 8 : Verner et Lafontaine.
N° 9 : Couvent, F.F.C.F., Orphelinat à Sudbury.
N° 10 : Saint-Ignace II et Welland.
N° 11 : Vieux remèdes au tribunal de l'histoire.
N° 12 : L'histoire de Sturgeon-Falls.
N° 13 : Jean Nicolet, Nicolas Point, Toronto.
N° 14 : Gloires Ontariennes I : saints Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant.
N° 15 : Gloires Ontariennes II : saints Antoine Daniel, Charles Garnier et Noël Lalemant.
N° 16 : Trois grands Hurons.
N° 17 : Folklore Franco-Ontarien I.
N° 18 : Région agricole Sudbury-Nipissing.
N° 19 : North-Bay et les Jumelles Dionne.
N° 20 : Folklore Franco-Ontarien II.
N° 21 : Notre Histoire en cinq actes.
N° 22 : Timmins, métropole de l'or.
N° 23 : Bonfield, Astorville, Corbeil.
N° 24 : Blind-River, Blezard-Valley.
N° 25 : Contes Populaires Franco-Ontariens I.
N° 26 : Paroisse Sainte-Anne de Sudbury.
N° 27 : Héros du lac Supérieur, F. Baraga.
N° 28 : Ecoles bilingues d'Ontario et de Sudbury.
N° 29 : Le Loup de Lafontaine.
N° 30 : M^{sr} Stéphane Côté, P.D.
N° 31 : Noëlville, un Cinquantenaire.
N° 32 : Héros dans l'ombre, mais héros quand même.
N° 33 : F.-X. de Charlevoix, s.j.; Missionnaires au lac Nipigon.
N° 34 : Jean-Marie Nédélec, o.m.i.
N° 35 : Contes Populaires Franco-Ontariens II.

Université de Sudbury, Sudbury, Ont.